

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1979

BULLETIN
DE
l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

SOMMAIRE

Belœil: les femmes, les jardins et l'Europe	
Communication de M. Carlo Bronne à la séance mensuelle du 31 mars 1979	5
Séance publique du 10 mars 1979	
Réception de M. Georges Thinès	
Discours de M. Charles Bertin	20
Discours de M. Georges Thinès	38
Chronique	51
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	53

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, réservées pour tous pays.

Belœil : les femmes, les jardins et l'Europe

**Communication de M. Carlo BRONNE
à la séance mensuelle du 31 mars 1979**

Le maréchal de Ligne n'était jamais aussi heureux qu'à Belœil. « J'allais lire sans être presque habillé dans mon île de Flore où mon bateau volant me sauvait des importuns, ou bien j'allais voir mes ouvriers. Je revenais me baigner dans mes jolis bains à côté de ma chambre. Je me couchais et me rendormais dans mon lit, à l'ordinaire jusqu'à trois heures et demie que je dînais avec une douzaine des officiers de mon régiment. »

Plût au ciel que ce programme bucolique ait été souvent observé ! Les journées étaient généralement plus remplies et l'emploi du temps plus onéreux. « J'ai peut-être dépensé, avoue-t-il ailleurs, 500.000 florins en bâtiments et jardins et autant en fêtes, revues, entrées, inaugurations etc. Le train ordinaire de ma maison aux Pays-Bas pouvait aller à 60.000 florins sans compter une maison ambulante que je fais monter à 30 ou 40.000. » La princesse ne parlait pas sans raison de la « malédiction pesant sur les mâles de la famille », financièrement s'entend.

Claude Lamoral, en réalisant le parc de Belœil dans l'optique où Louis XIV avait créé Versailles, avait été tout ensemble fidèle à une tradition familiale et à un mode de vie qui imposait la solennité dans l'ordre et la grandeur. Charles-Joseph, élevé dans le décor théâtral et dans la discipline de la monarchie absolue, aurait pu, comme sur d'autres chapitres, rejeter l'héritage paternel. Il se contenta d'y ajouter son apport personnel.

Dans ses voyages il avait visité de nombreux jardins car la noblesse avait pris l'habitude, depuis Louis XV, de résider sur ses terres et d'y recevoir avec une apparente rusticité. À Chantilly, les dames s'amusaient à faire la cuisine du prince de Condé. La princesse Louise organisait des réjouissances pastorales à Vannes, le duc de Penthièvre à Rambouillet, le duc de la Trémoille à Attichy. Le prince de Ligne découvrit le charme des ermitages à Ermenonville chez le marquis de Girardin ; on ne recherchait pas encore les fermettes branlantes ; on les construisait de toutes pièces et la logique exigeait qu'on les entourât d'enclos appropriés.

Le maître de Belœil préféra à la Casa Pisani sur la Brenta, au château de Valdez près de Soleure, à tant d'autres domaines rouscis par le soleil, le parc de Gémenos, ses tours et son campanile se profilant sur la montagne provençale. Il n'oublia pas non plus les jardins de Kew, seul bon souvenir qu'il eût gardé d'un bref passage en Angleterre en 1767. Les habitations paysannes et certaines perspectives champêtres aperçues ultérieurement en Russie lui revinrent en mémoire lorsqu'il songea à bâtir à Belœil un village tartare avec sa mosquée et le presbytère du Mourza.

Les travaux furent commencés en 1775. Un matin, considérant de sa fenêtre la partie du parc touchant au château, il avait décidé qu'elle était plate et ennuyeuse. Le premier né fut un ruisseau baptisé *Rieu d'amour*. Issu de trois sources, il fut acheminé le long des salons de verdure, et s'en alla en chantonnant vers le canal de clôture ; c'était la libre chanson de la nature émancipée. Dès lors, les projets s'accumulèrent. En partant pour la guerre contre les Turcs, le prince laissa la maquette en relief, de 25 pieds de long, d'une rénovation des jardins ; il la trouva exécutée cinq ans après, non plus en glaise et en branches mais en bosquets odoriférants, en sentiers sinueux et en plans d'eau ondoyants. Il avait proscrit, pour cause de gravité, le buis, les parterres tirés au cordeau et le gravier. Les chemins tapissés de gazon devaient être doux aux pieds des jeunes femmes et d'une pente agréable sans être fatigante, comme à Méréville où M. de Laborde avait voulu que les promenades fussent toujours à l'ombre. La fantaisie du créateur se retrouvait

dans ses inventions. Une curieuse construction hébergeait des pigeons, des cigognes et des abeilles. Toute une toponymie poétique mariait le présent au passé, l'animal au végétal, l'œuvre du père à celle du fils : le Bassin vert et le Bassin ovale, l'Enclos des Daims et l'étang des Poissons rouges, le Bosquet d'Hélène et les Bains de César, les Gerbes renversées et les Berceaux italiens, le Mail et le Mausolée, le Bois rond et la Héronnière, la Belle Baigneuse et le Magot fumant.

De ces constructions sorties de la terre ou seulement de son cerveau, il ne reste que deux fabriques : le temple de Morphée avec son péristyle et le temple romain à demi écroulé au-dessus d'une cascade. Toutes existèrent puisque leur auteur y vécut au moins en imagination. Il s'attarda dans l'allée du Cloître qu'il aimait parcourir, suivi d'une biche apprivoisée. Il commanda sur les six hectares du miroir d'eau cette flotte à voiles roses dont l'équipage était formé de filles de quinze ans et dont les croisières nocturnes étaient guidées par les violons.

*Adieu bonheur passé que l'on croit un mensonge
Je songerai car notre être est un songe.*

Entre le *Coup d'œil sur Belœil* imprimé en 1781 sur les presses du château, sans cesse corrigé et augmenté, et *Mes adieux à Belœil* composé à Vienne en 1803, Charles-Joseph ne se déprit jamais du « grand art des jardins » dans lequel on le reconnaissait pour un maître. Il donna des conseils au duc de Chartres à Monceau ; il visita le *Belvédère*, à Laeken, où Edouard de Walckiers fut l'un des premiers à dessiner des jardins anglais. Consulté par Marie-Antoinette pour le *Petit Trianon*, il la dissuada de dresser des ruines sur un rocher : « À force d'épuiser les arts, écrivait-il, qu'on revienne à la nature. Je parie que le jardin de Montaigne était naturel comme lui... Point de ces abatis !... Vos jets d'eau qui menacent le ciel ne valent pas un trône de gazon ». Jusqu'à son extrême vieillesse, il fut passionné de plantations ; avec des moyens médiocres il combinait encore des architectures jardinières sur le Léopoldberg.

L'abbé Delille, en louant « Belœil tout à la fois magnifique et champêtre », n'a pas énoncé une banalité. Il est vrai que tout en donnant une noble impression de classique dans sa structure

générale, le domaine offre le long de l'axe central et de sa grandiose perspective des à-côtés délicieux. Le chevalier de Boufflers disait de son ami :

*Mon prince est à la fois Turenne et Timaret
Il a tous les talents ; je crois qu'il mènerait
Un troupeau de moutons aussi bien qu'une armée.*

Charles-Joseph a osé mener de prosaïques rongeurs de pelouses entre les augustes parterres de Claude Lamoral ainsi qu'il le rapporte tout aussi prosaïquement

*Jusque dans les chemins on voyait la verdure.
Mes moutons la soignant en faisaient la parure.*

Anglicisation ? Retour au primitif ? Goût de la liberté ? « Mon cœur est pour l'irrégulier » avouait-il. Le jardin dit anglais avait été, en fait, importé de Chine par Chambers et Ligne repoussait cette appellation. Au surplus peut-on attribuer à un renouveau de la simplicité ces turqueries transplantées sur le sol européen, ces deux dromadaires attendant à l'entrée de Belœil le bon plaisir des promeneurs, cette frégate de 30 canons que le prince se proposait d'amarrer dans le lointain ?

Les jardins de Belœil reflètent la personnalité de l'ordonnateur. La douceur d'y vivre ne cache pas la fierté d'y être. Les caprices auxquels ils s'abandonnent sont savamment médités et leur feinte nonchalance ressortit à l'intelligence la plus déliée. On honore la nature non pas en l'asservissant mais en l'aidant à développer le plein éventail de ses ressources.

Vingt fois le prince déplaçait une statue ou un boulingrin jusqu'à ce qu'il ait découvert l'endroit le plus adéquat de même qu'un général suppute la position la plus favorable pour ses troupes. Étudier l'équilibre des masses de frondaisons, rompre la monotonie, ménager les surprises et les échappées sur l'horizon, telle était la stratégie d'un jardiniste émérite. Elle dépassait le flâneur pour atteindre à l'homme car à la campagne comme à la ville, il n'entendait pas conserver ces merveilles pour lui seul ; les ayant conçues comme un rêve de félicité, il voulait que son parc soit « habité », que les soucieux s'y dépouillent de leurs tracas, les malades de leurs douleurs, les moroses de leurs

humeurs. Des éclaircies nouvelles, il contemplait le village et les villageois sous une lumière arcadienne :

*Je prêchais mes curés de prêcher l'union ;
Même un d'eux voulut bien débiter mon sermon.
J'engageais dans les bals les innocentes filles
A prendre pour amant le plus joli garçon
Et même à l'épouser s'il en prenait envie.
Les femmes étaient moins battues qu'autrefois
J'instruisais les baillis pour adoucir les lois.*

Aux bâtiments il n'apporta guère d'amélioration extérieure si ce n'est le « large balcon » dont il dit avoir allégé la façade et dont on descendait directement dans les embarcations. Il avait pourtant caressé le projet de mettre le château au goût du jour. En 1771, l'architecte Belanger, l'auteur de Bagatelle, avait sur le chantier trente sculpteurs graveurs et miroitiers quand l'intendant Van den Broeck lui enjoignit d'arrêter les travaux.

Belœil n'eut pas de « livre des amis ». Son propriétaire estimait faire autant d'honneur à ses hôtes que ses hôtes lui en faisaient. Que de signatures souveraines il eût rassemblées : le comte de Haga, c'est-à-dire le roi de Suède Gustave III accompagné d'Axel de Fersen, le comte de Joinville, alias le duc de Chartres, escorté du duc de Fitz James, le comte d'Artois futur Charles X, le comte du Nord futur tsar Paul I^{er}, les prince de Conti, de Condé et de Lambesc, Henri de Prusse, bossu et violoneux. Joseph II y soupa au cours de sa malheureuse tournée dans ses États. La plupart chassèrent dans la forêt. Quelques-uns allèrent au bal comme Christian VII de Danemark à qui la jeune paysanne qu'il invitait à danser répondit candidement : « Mon roi, je suis prise. » L'intendant du Hainaut français et du Cambrésis, Sénac de Meilhan, voisinait. Roger de Damas rejoignit au manoir sa sœur la comtesse de Simiane, chère à La Fayette ; le comte de Ségur relevait un précieux plan du domaine ; Alexandre de Tilly, le dernier des roués, venait conter à son complice ses plus récents exploits. À la chute de l'ancien régime il y eut table ouverte pour les officiers et les fugitifs ; à défaut de « liber amicorum », le *Bois sacré* garde la trace de leur passage. Charles-

Joseph y trouva, accrochée à un arbre, une plaque de cuivre portant ces mots : « Remerciements de 54 gentilshommes français pour l'asile qu'ils reçurent ». Rien n'eût pu toucher davantage l'amateur de jardins que cet hommage inscrit dans les feuillages.

LES FEMMES

Pierre de Nolhac, conservateur du palais de Versailles se devait d'admirer Belceil et son maître :

*Et du bosquet discret je vois, faveur insigne,
Dans leurs habits dorés s'avancer d'un pas digne
Une dame inconnue et le prince de Ligne.*

Il n'est pas sûr que, sommé de choisir, Charles-Joseph eût préféré les femmes au château. Si l'amour occupe beaucoup de pages dans son œuvre, il lui en consacre moins qu'à la guerre. Ce « soldat couvert de cicatrices amoureuses » ne fut pas un grand amoureux quoi qu'on ait dit. Don Juan ? Casanova ? Il ne conquérait pas les femmes par aspiration vers l'absolu ; il ne les séduisait pas pour parvenir. Chevalier à la rose ? Peut-être mais que de roses et tôt fanées ! Plus discret que son ami le chevalier de Seingalt, il s'est rarement vanté de ses bonnes fortunes et l'on ignore jusqu'où il les poussa. Il a pourtant laissé échapper deux réflexions qui peignent sa manière. « En amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants » (*Mes Écartés*) « Je demande raisonnablement, presque sûr de ne pas être exaucé. » On peut même se demander s'il le souhaitait. Le subtil dialogue qu'il entretenait avec les femmes n'avait pas besoin de conclusion. En tous cas, il s'en lassait vite. Plus que l'amant, il était l'ami des femmes. Il relate ses rendez-vous dans une loge de l'Opéra de Vienne avec la princesse d'Auesperg qui était la maîtresse de François I^{er}. Un soir, l'empereur, entrant à l'improviste, les surprit et pour garder une contenance s'enquit de la pièce qu'on jouait. C'était *Crispin rival de son maître*. Le jeune officier s'enfuit en riant aux éclats. Tel était le ton de son libertinage.

On lui prêta d'incertaines liaisons : Madame du Barry, la marquise de Prié et bien d'autres. Si elles se nouèrent, ce furent

des passades. Il n'était pas dans son caractère de s'embarrasser de contraintes ou de regrets. Il ignorait la passion. S'il engagea beaucoup de combats, son cœur ne fut jamais blessé ; les cicatrices relevées par Paul Morand n'existaient pas. Peu de femmes ont tenu une place dans sa vie bien qu'il en ait courtoisé des dizaines, sauf trois de façons bien différentes.

Tout d'abord la sienne. Il a justement stigmatisé l'usage qui consistait à mettre subitement une jeune fille, n'ayant jamais regardé un homme en face, en présence d'un inconnu dont on lui disait : « Passez la nuit avec ce monsieur ». Il en tirait la conséquence que les épouses avaient le droit, après un mariage forcé, de divorcer ou de prendre un amant. Françoise de Lichtenstein se refusa cette liberté. Lorsque les officiers de son régiment étaient venus le complimenter après ses noces, il leur avait dit : « Vous allez la voir. Je vous préviens hélas ! qu'elle n'est pas jolie mais étant fort sensible et fort bonne, elle ne gênera personne, pas même moi. » Elle ne le gêna pas, en effet, et eut le courage de demeurer dans sa vie jusqu'au bout.

La tentation de s'abandonner à un amour sans espoir lui vint à Versailles ; l'objet de cet amour n'était autre que Marie-Antoinette. Cette reconnaissance tardive est émouvante. « Comme je ne crois pas aux passions qu'on sait ne pas pouvoir devenir réciproques, quinze jours me guérèrent de ce que je m'avoue à moi-même pour la première fois et que je n'aurais avoué à personne de peur qu'on se moquât de moi. »

Le véritable bonheur ne lui fut pas donné par une grande dame. Angélique d'Hannetaire, fille et sœur de comédiens, était comédienne. Son père, directeur de la Monnaie, recevait au faîte de sa carrière les grands seigneurs et les financiers dans son hôtel de la rue du Damier et son château de Haeren. Après une liaison avec le richissime vicomte Desandrouin, la belle Angélique régna sur Baudour, résidence de chasse proche de Belœil, où Charles-Joseph l'installa.

Baraque gothique délabrée, Baudour se mua en un long et classique pavillon dont les trente fenêtres s'ouvraient sur un jardin accidenté où les cascates et les berceaux de verdure procuraient une perpétuelle fraîcheur. La compagnie était intime et sans protocole. En Sauveur Legros, peintre et poète

rencontré chez d'Hannetaire, le prince avait trouvé le secrétaire idéal. L'abbé Pagès, docteur en Sorbonne et épicurien, de ses yeux aux épais sourcils observait son prochain avec une malice bonhomme. Les autres familiers, un marin irlandais, un comte italien, un avocat français, des officiers autrichiens, quelques jurisconsultes du terroir formaient la cour de la jeune femme. On rimait, buvait et chantait. On inaugurait la Fontaine-Ange et la Fontaine-Rouge où trônaient les bustes des amants. La vendange, la chasse, la promenade et l'amour remplissaient les loisirs heureux dont témoigne le *Journal de Baudour* découvert à Paris par Charles-Adolphe Cantacuzène en 1918.

Pendant la guerre de Bavière, les amoureux s'écrivaient quotidiennement. « Plaisirs doux et tranquilles, sans un seul nuage, dira-t-il à l'heure où le recul permet de discerner les sommets. Le meilleur temps de ma vie c'est celui où j'étais aimé d'elle... Aimant et aimé, j'étais entouré de tous les plaisirs grâce à vous qui en étiez l'âme... Je rapportais tout à l'ange de figure et de nom qui était notre point de ralliement : il m'était doux d'aimer ce que j'admirais. »

Si Ligne connut un sentiment profond ce fut pendant les années 1773 à 1776. Angélique ne fut pas seulement une maîtresse adorée mais une compagne sûre. Il se plaignait à son intendant de ce qu'elle lui parlât d'économie. Lorsqu'elle apprit qu'une *Descente de Croix* dont il lui avait fait présent était un Van Dyck, elle la renvoya à Belœil. Plus tard, la vente du tableau à un Portugais pour 22.000 florins aida l'exilé à subvenir à ses propres besoins.

L'expérience accumulée par l'amateur de femmes les lui faisait — comme les soldats — classer par catégories. L'âge d'abord : d'or jusqu'à vingt-deux ans pour leur grâce et leur ingénuité ; d'argent ensuite pour l'esprit et la volupté qu'elles dispensent ; d'airain enfin quand la femme de quarante-cinq ans devrait songer « à devenir un homme aimable ». L'origine : l'Allemande est digne, l'Anglaise prude, la Française évaporée, l'Italienne provocante, l'Espagnole grave, la Hollandaise lente. Dans une série de « caractères », il laisse apparaître ses préférences. Foin de Zirphette dont la jolie nullité fait penser à la crème fouettée, de Judith qui s'efforce d'être affable sans y

arriver, d'Hortense dont les prévenances suscitent l'inquiétude, d'Olympie dont le « désir de se faire valoir et de faire valoir les autres fait pardonner aux paresseux l'impossibilité où ils sont de se plaire à eux-mêmes », d'Obliginska, dont le modèle fut M^{me} Alexandrowicz, si prodigue de sa serviabilité qu'elle aurait appelé les épreuves sur autrui pour voler à son secours, de Confusionowska (la princesse Jablonowska) perpétuelle agitée en gestes et en paroles, interrompant ses discours pour retrouver ses lunettes, ramasser une lettre et donner des ordres.

Il déteste les hypocrites, les bas-bleus, les effrontées mais n'est pas hostile au secret, à la culture, au mordant pourvu qu'on y ait recours sans en avoir l'air. Il ne faut tomber ni dans la vulgarité ni dans la sécheresse. « Si vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir ». Les « dragons d'honneur » sont aussi à craindre que les jaloux. Une de ses lettres à un diplomate bavarois est le parfait manuel de ce qu'il nomme le « jasminage ». Un mari trompé doit rester courtois avec l'amant de sa femme sans y mettre de la complicité ou de l'affectation ce qui serait de mauvais goût.

Le type de femme qui rallie tous ses suffrages est une Madame de Coigny joignant aux séductions du visage et du corps une tête volontaire et bien meublée, un esprit fin, assuré, volontiers cinglant qui réponde à ses propres traits. Ces dons intellectuels il les appréciait non seulement chez la marquise qui avait vingt-quatre ans de moins que lui, mais chez une Catherine de Russie, une maréchale de Luxembourg ou une Madame de Krüdener « sœur grise des cœurs ». Jeune, il avait rendu visite dans un sinistre donjon à la célèbre comtesse de Cosel, favorite d'Auguste de Saxe et quasi reine un demi-siècle auparavant, plus qu'octogénaire maintenant, convertie au judaïsme et quelque peu sorcière ; elle lui avait parlé de Charles XII de Suède comme d'un convive de la veille et remis une bible annotée au crayon rouge. À Vienne, bien plus tard, il aimait causer avec une autre ombre, la comtesse de Brionne, princesse de Lorraine, majestueux vestige paralysé du règne de Louis XV.

Les années n'atténuèrent pas l'attention qu'il portait aux filles d'Ève ni son avidité de leur plaire ; les moyens seulement avaient changé. Il s'intéressait à leur avenir ; il comptait sur

son passé pour faire oublier les déficiences de son présent. Et il réussissait : M^{lle} Kind « la plus jolie personne de Dresde », l'angélique et mutine M^{lle} Robert de Toeplitz, la jeune épouse du banquier suisse Eynard, délégué au Congrès de Vienne, n'étaient pas insensibles aux compliments du vieillard. La correspondance qu'il échangeait avec la princesse Dolgorouki, beauté slave, ou avec la comtesse Razumofska à laquelle il expédia une bague figurant un œil, mélangeait habilement les souvenirs et les hommages :

*Mon œil sera fixé sans cesse sur les tiens,
Belœil, comme tu sais, est la belle campagne
Où j'eusse mérité de t'avoir pour compagne.*

Ce que sa prosodie et sa galanterie avaient de suranné charmaient encore en raison de sa légende. Une grande dame polonaise au destin tourmenté, Rosalie Rzewuska, qui connut Schlegel, Alexandre I^{er} et toutes les célébrités de son temps, donne la première place au maréchal dans ses *Mémoires*. Dans l'une de ses lettres, il lui demandait si, devant le Tribunal de Dieu, « un jeune homme passant des bras de l'amour à ceux de la mort serait puni comme Robespierre. »

Jusqu'au bout, il se voulut — ou s'en donna l'illusion — le serviteur dévoué, amusé et peu exigeant de l'éternel féminin. Sur le mur de sa maison du Kahlenberg, il y avait le chiffre de la femme qu'il allait voir chaque soir à cinq heures et demie.

*... je laisse mon cœur aller tant qu'il pourra
Et la dernière enfin le gardera.*

L'EUROPE

Pour avoir parcouru l'Europe en tous sens, Ligne s'était fait une opinion sur les peuples. À une époque où les journaux n'avaient pas de grands reporters à leur service, les grands seigneurs en tenaient lieu. Leurs lettres étaient lues en société et commentées ; ainsi se formait l'esprit public. Sans avoir prétendu à une « analyse spectrale » de l'Occident, le cosmo-

polite qu'il fut avait, tel un envoyé de presse d'aujourd'hui, assisté à des conférences internationales comme la rencontre sur le Boristhène de la tsarine, de l'empereur d'Autriche et du roi de Pologne. Il avait interviewé à sa manière les célébrités contemporaines et quelques glorieux débris du passé. Il savait comment se font la paix et la guerre. « C'est dans l'embrasure des fenêtres que les diplomates, qui ne se doutent pas de ce que peut faire ou ne peut pas faire une armée, prennent les résolutions les plus rigoureuses. »

Après la France, la nation dont il se sentait le plus près était la Pologne ; celle dont il se sentait le plus loin était l'Angleterre. À Mons, le jouvenceau s'était épris d'une candide Arabella qui s'était révélée une aventurière ; il ne l'avait pas oublié. De sa randonnée dans l'île, il avait gardé le souvenir d'un jeune aristocrate botté vautre sur un canapé, de palefreniers discutant politique dans la rue, de beuveries d'hommes seuls après le dîner dans les vapeurs du porto et des cigares, de visages glabres plongés des heures durant dans de « grands longs papiers ». La respectabilité paraissait n'être qu'une façade. « Le claret et le gros jeu ne sont pas une école de morale... Le froid et l'espèce de raison anglaise excitaient la mysticité. » Il reconnaissait qu'Oxford dispensait une merveilleuse culture classique, que les jeunes filles de qualité jouissaient d'une instruction et d'une liberté dont elles n'abusaient pas et que chacun des gentlemen qu'il avait connus était doué d'honneur et de noblesse mais ce qu'il leur accordait individuellement il le refusait résolument à l'ensemble.

La nation était « méprisante, orgueilleuse, dédaigneuse ». Plus pensifs que penseurs, les Anglais parlaient peu parce qu'ils avaient peu à dire. Le diable inspirait leurs poètes, les revenants leur théâtre ; leurs romans semblaient issus d'un transport au cerveau. Dès qu'il sortait de ses frontières, le moindre comptable se prenait pour un roi. S'il voyageait à l'étranger, comme son *Capitaine Englifax à Paris*, il ne rêvait que boxe, roastbeef, whist et, ne les trouvant pas, jugeait les Français barbares, superficiels et impolis. Leur supériorité venait de leur insularité. La mer constituait leur rempart et leur piédestal ; ils refusaient de « s'y jeter à la nage pour ramper sur le continent ».

Le jugement de Charles-Joseph était celui d'un homme d'ancien régime, attaché à la France jusqu'à épouser ses rancœurs historiques. Indifférent au système parlementaire, il estimait aberrant qu'une part du gouvernement fût abandonnée à une classe d'ignares et d'incompétents. Belge de naissance, Autrichien par fidélité, il souffrait des mille blessures que les siècles avaient infligées aux Français par la faute des Anglais. « L'Angleterre a eu souvent l'avantage sur la France par la déconsidération (humiliation) qu'elle lui a donnée. »

D'autres aperçus témoignaient d'une plus grande objectivité notamment à propos des Turcs, des Roumains et des Juifs. Pour les Ottomans dont la soldatesque saccage les cités jusqu'à ce qu'on n'y sente plus que « la mort, le brûlé et l'essence de rose » il est seul à éprouver, avant Loti, une sympathie d'esthète. « C'est un peuple d'antithèse, braves et poltrons, actifs et paresseux, sensuels et durs, recherchés et grossiers... Ils sourient tout au plus et répondent de la tête, des yeux ou des bras, et de la main qu'ils ne remuent jamais sans noblesse... Quoiqu'il ait les jambes et les pieds nus et point de chemise (le Turc) est coquet à sa façon et a l'air plus distingué que les jeunes seigneurs des cours européennes ; les plus pauvres n'ont rien pour se couvrir mais leurs armes damasquinées sont couvertes d'argent. Je les ai vu en refuser 200 piastres, craignant moins d'expirer de faim que de honte. »

À Jassy, il discerne le caractère latin de la race qui lui mériterait un traitement particulier dans les Balkans. Avec trois quarts de siècle d'avance il réclame l'émancipation de la Roumanie : « Donnez l'indépendance ou tout au moins l'autonomie à ces pauvres Moldaves... J'aime tout en eux et surtout leur langage qui rappelle qu'ils descendent des Romains. »

Ce n'est ni par amour ni par sympathie que Ligne prit la défense des Juifs. Certes, il était dépourvu de préjugés racistes ; il comptait parmi ses belles amies des Juives converties, avait pour correspondante à Berlin une baronne Grothus d'origine israélite et protégea le graveur juif Simon, né à Bruxelles. Si la condition misérable du ghetto des grandes villes le révoltait, il était moins frappé par la passion religieuse profondément soufferte par le peuple errant que par son apparence quasi

caricaturale. Il ne faisait guère de différence entre le chant nasillard du rabbin et celui du capucin ; il attribuait la répulsion dont ils étaient l'objet à leurs feutres éculés, à leurs houppelandes crasseuses et à l'exubérance de leur système pileux crépu. Son point de vue ne relevait pas du sentiment ; il était motivé par des arguments économiques. Il y avait dans l'air une question juive. Là où leur statut s'était amélioré, il était encore assorti de prescriptions humiliantes à commencer par les États de l'Église où un édit pontifical les astreignait au port de la rouelle jaune, aux sermons forcés, à un isolement de pestiférés. Même dans la république française où l'égalité des citoyens sera proclamée en 1791, l'assimilation ne sera pas sans se heurter à une vive opposition et le culte judaïque sera interdit comme les autres. Le prince, en dépit ou grâce à sa conception schématique du problème, exposa dans le *Mémoire sur les Juifs* une solution basée sur l'intérêt général. Puisque des minorités opprimées et gênantes embarrassaient la plupart des nations, pourquoi ne pas les rassembler en un royaume de Judée ? Ils pourraient y donner libre cours à leurs aspirations et y trouver l'emploi de leurs dons de soumission et d'application. En outre, le développement et la prospérité de cet État contribueraient à lever la méfiance pesant sur ceux qui préféreraient rester en Europe. « Plus on leur fournirait l'occasion de s'enrichir et plus les gouvernements pourraient les pressurer. »

En rangeant Charles-Joseph parmi les précurseurs du sionisme, on lui a fait crédit d'un idéalisme qu'il ne professait pas. Non seulement, il n'envisageait que l'intérêt économique de son plan mais ce plan parut chimérique aux plus fervents tels que le sage de Berlin Moses Mendelsohn qui le crut irréalisable sauf conflit général. Il n'en reste pas moins que sous le plume allègre du Prince chéri rendent un son prophétique des phrases comme « Jérusalem, petit trou horrible à présent redeviendrait une capitale superbe... Les déserts seraient défrichés et habités... »

Témoin d'un bouleversement des idées et des forces tel qu'on n'en avait pas vu depuis la Renaissance, Ligne, qui ne l'avait pas pressenti, ne l'accepta pas davantage. Du monde nouveau émergeant du Chaos, une unique figure s'imposait à lui, et la

médiocrité des autres la grandissait encore. Il reprochait à Bonaparte de ne pas appartenir à une illustre lignée, d'être venu à la France par la Corse, et de n'avoir pas d'âme. Il ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître une stature digne de l'antique. Fasciné, il couvrit le papier pendant dix années de notes critiques irritées ou laudatives, de fables, de pastiches dont le sujet était toujours le même. Dans sa *Napoléonide*, il imagine une harangue du vainqueur aux Viennois, un discours du chancelier de l'Échiquier aux lords, une lettre au Congrès de Talleyrand qu'il avait surnommé le prince de Tous les vents. Il refait la carte politique du continent ainsi que Napoléon aurait dû la faire. Il dresse le bilan des erreurs de chacun : « L'empereur d'Allemagne se laisse faire empereur d'Autriche par l'empereur des Français. C'est un officier qui se retire avec sa pension » et, après l'exécution de Vincennes : « Le duc d'Enghien a tué Bonaparte ; la vanité a tué sa gloire. Saint-Cloud a tué Marengo ; son trône a renversé sa tente. » Dans son exaltation, Ligne fait du Chateaubriand.

Les deux hommes jouèrent à cache-cache. De même que le grand Condé, dans son admiration jalouse, avait préféré se mêler à la foule plutôt que d'être présenté à Christine de Suède, Charles-Joseph se tint à distance pour regarder Napoléon descendre de voiture à Dresde et monter l'escalier de la Cour. « Sa tête bien portée et basanée, son coup d'œil ferme et calme, l'air noble que donne la guerre lui plurent infiniment ». L'empereur qui l'avait aperçu dit à un tiers qu'il regrettait ses revers de fortune et la perte de Belœil mais qu'il ferait mieux de ne pas parler des grands parce qu'il lui échappait des choses qui ne sont pas bonnes à imprimer.

Le maréchal s'est flatté de ne pas avoir été s'humilier aux pieds du maître parmi la foule des princes confédérés soucieux de leur fortune. Il est vrai qu'il se refusa personnellement à toute démarche dans ce sens. Ce fut son fils puîné qui les fit.

Nommé Grand-bailli du Hainaut, Charles-Joseph avait fait à Mons, le 8 août 1791, une entrée châtoyante. Deux Turcs, des Russes barbus, des Tartares et des houzards composaient un cortège d'Orient qui ne plut pas aux patriotes. Les ovations manquèrent de chaleur. Les émigrés étaient partout et la protection

ouverte qu'il leur accordait soulevait la critique des esprits forts. Pour le commensal des rois, la transformation des mœurs et des idées constituait un encanaillement inadmissible. « L'Europe, devait-il déclarer, n'a été heureuse que de 1762 à 1788. Elle n'a pas su son bonheur. »

Trois ans plus tard, un homme enveloppé dans un grand manteau parcourait, solitaire, les allées de son parc. Un jardinier remarqua qu'il avait les yeux pleins de larmes. Il s'assit un instant sur un banc et mesura du regard les pièces d'eau désertes, les bosquets où les violons s'étaient tus puis il s'éloigna lentement. Une portière claqua. Le prince de Ligne quittait Belœil pour toujours.

SÉANCE PUBLIQUE DU 10 MARS 1979

Réception de M. Georges Thinès

Discours de M. Charles BERTIN

Monsieur,

Vous comprendrez qu'à l'instant de vous souhaiter la bienvenue dans notre compagnie, je me découvre partagé entre des sentiments qui se contredisent : la satisfaction de célébrer un avènement si justement mérité par votre talent et par vos livres, le chagrin que cet avènement trouve son occasion dans le deuil le plus déchirant qui ait assombri ma vie et frappé nos Lettres depuis la mort de Charles Plisnier.

Je sais bien qu'il est dans la fonction de toute Académie de cultiver ses lauriers sur des tombes, et que, n'en déplaise aux sots, il y a de la grandeur dans cet exercice. Mais comment oublier l'ingéniosité cruelle que le destin a déployée pour créer la circonstance qui nous réunit ? L'homme à qui vous succédez est précisément celui qui, le premier, avait prononcé votre nom à la table de nos délibérations. L'amitié qu'il avait pour vous et la sympathie qu'il nourrissait à l'égard de votre œuvre le désignaient entre tous nos confrères pour vous accueillir parmi nous. Si les jeux de la mort et de la vie n'en avaient décidé autrement, c'est sans doute lui qui se serait trouvé en ce moment à ma place.

Dans quelques minutes, vous serez appelé à évoquer sa mémoire. Mon propos n'est nullement d'empiéter sur votre discours. Il faut bien pourtant que je dise ce que vous ne pouvez

savoir : le rôle qu'il a joué dans cette maison même. Durant douze années, Marcel Thiry a été le Secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il a représenté sa conscience dans la nation, il a été le gardien de son indépendance et de sa dignité. Et avec quelle exactitude ! Car ce lyrique était un scrupuleux, ce novateur était un appliqué, ce passionné était un ponctuel. Le plus grand de nos poètes se voulait dans ses fonctions le plus modeste serviteur des serviteurs des Lettres. Le plus humble, mais aussi le plus intraitable. S'il pouvait être indulgent aux talents médiocres, il ne transigeait jamais sur l'honneur de l'Académie, et j'ai vu plus d'une fois, dans l'œil bleu de cet homme naturellement timide, étinceler la lueur froide de la colère quand des principes touchant à l'honnêteté ou au civisme lui paraissaient menacés.

Mais comme il était à la fois trop modeste et trop soucieux des véritables valeurs pour prendre au sérieux les bonheurs officiels, il trouvait parfois plaisir à faire de son personnage la cible de sa propre ironie et à plaisanter l'aspect administratif de ses fonctions. Écoutons ensemble ces quelques lignes de *Falaises*, qui est une des très rares proses où il évoque sans masque sa propre vie :

« Étrange destin qui me fait maintenant, presque tous les jours, m'acheminer vers la falaise d'Orange, dont l'amitié de mes pairs a voulu que je devienne le troglodyte assidu. J'ai là ma cellule, au fond de quatre grottes en enfilade. Le placide palais royal me voit passer devant son Buckingham embalustradé et ses petits soldats automates, à peu près toutes les matinées que Dieu fait, portefeuille noir au poing comme un bon fonctionnaire.

Comme un fonctionnaire...

Dans un hôpital de Kiew, en 1916, une institutrice française venait visiter les blessés et les malades belges, dont j'étais. Dire qu'elle fût jolie, jolie, mon Dieu ! mais enfin, les temps étaient pauvres, on lui fit grand succès. Il y avait là quelques gaillards qui l'accaparaient ; elle se mit à lire dans les lignes de leurs mains. Jeu qui va fort bien aux visites de militaires à l'hôpital. Elle leur fit entrevoir des destins ambigus et magnifiques, avec des lignes de cœur tumultueuses.

Elle allait se retirer — elle donnait leçon à quatre heures — quand j'obtins, moi le cadet, qu'elle jetât aussi un coup d'œil sur ma paume offerte. Ce fut rapide. « Oh ! dit-elle, ce n'est pas compliqué. Une petite existence toute droite de petit fonctionnaire. Mais bien droite ; vous finirez ... quelque chose comme chef de bureau ».

Toute droite, c'était simplifier beaucoup. Mais me voir chef de bureau en fin de vie, ce n'était pas bête. Mon ami Géo Libbrecht a bien raison de croire à toutes les chiromancies. »

Voilà, Monsieur, ce que je tenais à rappeler au nom de notre compagnie pour compléter le portrait que vous tracerez tout à l'heure. J'aurais, vous le savez, bien des choses à ajouter en mon nom personnel, que vous ne pouvez dire non plus, puisqu'elles sont ma propre richesse. Mais il n'est pas de mots pour évoquer ce que j'ai perdu, et je préfère me taire.

Bien sûr, l'œuvre de Marcel Thiry demeure, et les hommes de l'avenir retourneront toujours à son intemporelle modernité pour y découvrir le secret du bonheur en poésie. Mais ce qui manque à l'univers, et qu'aucun essai critique ni discours d'académie n'exprimeront jamais, c'est la connivence disparue d'un regard, c'est quarante années d'amitié, tant d'accords qui n'eurent pas besoin de paroles. C'est le goût d'un vin bu ensemble, mille joies sans cause, telle chanson du temps des autos-canons qu'il fredonnait de sa voix hésitante et chercheuse. « *Je sais que si je pleure, je ne m'arrêterai jamais* », écrivait-il lui-même dans *Prose dans New York*. Il faut bien que je m'arrête. Mais il a dit si souvent et si bien ce que je pensais moi-même qu'une fois de plus, c'est à sa poésie que je demanderai de prononcer les dernières paroles que je lui adresserai aujourd'hui :

*Nous pouvions nous voir de nos wagons parallèles.
Ils avaient accordé leurs vitesses fidèles
De façon qu'à travers la loi double des vitres
Votre visage me donnait son don de vivre.
Et nous trouvions cet accord juste, et naturel
Ce bonheur, et ne pensions pas à nous sourire.*

Puis, un des trains s'est mis à ralentir.

Monsieur,

Louis Racine nous rapporte dans ses *Mémoires* que La Fontaine, découvrant sur le tard l'œuvre de Baruch, l'un des disciples de Jérémie, en fut si profondément marqué qu'il éprouva le besoin de répandre la bonne nouvelle autour de lui et qu'on le vit faire le tour de ses amis, disant à chacun : « Avez-vous lu Baruch ? C'est un bien beau génie ! »

Ceux qui croient aux intersignes du destin que j'ai évoqués en commençant ce discours trouveront sans doute plaisant d'apprendre qu'il y a une dizaine d'années, vous avez eu, Monsieur, sans le savoir peut-être, le privilège d'être un moment le Baruch de Marcel Thiry. Il ne vous avait pas encore rencontré, mais il avait eu entre les mains le manuscrit d'un roman de vous qui s'appelait *L'Arbre de Cérasonte*, et il avait été à ce point conquis par sa lecture qu'il m'en parla longuement avec un enthousiasme et un raffinement de détails qui ne laissèrent pas de me surprendre dans la bouche d'un homme généralement aussi avare de ses discours qu'il était économe de ses éloges. Il n'ignorait pas la réputation que vous aviez déjà acquise en matière scientifique, et je soupçonne que l'admiration littéraire qu'il avait pour votre récit s'accroissait subtilement de la considération qu'un être aussi passionné par toutes les disciplines du savoir humain ne pouvait manquer de nourrir à l'égard de l'étrange et rare symbiose entre l'art d'écrire et le goût de la connaissance dont vous lui fournissiez l'exemple.

Le temps a passé. Au prix d'un changement de titre assez malheureux, *L'Arbre de Cérasonte* est devenu *Les Effigies* sous la couverture glorieuse de la N.R.F. Vous avez écrit d'autres livres qui ont affirmé votre nom en littérature, dans le temps même où vos travaux scientifiques faisaient de vous une célébrité internationale dans votre spécialité. Si bien qu'en moins de deux années, vous avez réussi l'exploit — j'allais dire « la performance » — que je crois unique dans nos pays occidentaux, de voir couronner la polyvalence de vos dons par les deux prix les plus importants que nous connaissons en Belgique dans le domaine scientifique et dans le domaine littéraire : le Prix Francqui pour l'ensemble de vos recherches en 1971, et le Prix Rossel en 1973 pour votre roman, *Le Tramway des Officiers*.

J'ai cité La Fontaine il y a un instant. Je vais l'évoquer encore à votre propos. Dans cette guirlande de gracieux chefs-d'œuvre que déroulent ses *Contes*, il en est un — il s'appelle *Le Pâté d'Anguille* — que je ne puis désormais relire sans penser à vous. Non que son argument, à peine licencieux d'ailleurs, puisse à ma connaissance vous concerner. S'il me rappelle irrésistiblement votre personne, c'est à cause de quelques simples vers, dont le dernier revient plusieurs fois scander comme un refrain la réflexion du héros sur les fadeurs de la monogamie :

*Même beauté tant soit exquise
Rassasie et soule à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain :
Diversité, c'est ma devise...*

Qui en douterait ? C'est même votre nature. La Fontaine — toujours lui ! — dirait, Monsieur, que vous aimez « le change ». Vous avez le goût du dédoublement, de l'avatar, de la métamorphose, et rien ne vous plaît tant que de vous faire constamment à vous-même la surprise d'être un autre. Mais ce n'est pas l'effet d'une quelconque instabilité de votre caractère : c'est celui de la dévotion que vous avez pour l'univers et pour le difficile exercice de ressembler autant qu'il se peut à cet homme complet célébré par Térence, à qui rien de ce qui est humain n'est étranger. Pascal, que vous admirez, disait qu'« *on ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant l'une et l'autre à la fois* ». Et ce n'est pas un hasard si, dans *Les Effigies*, que je considère, moi aussi, comme votre livre le plus significatif et le plus accompli, vous invoquez à plusieurs reprises Janus, le dieu au double visage, grand maître des Portes, père des sources, prince de l'âge d'or. Cet âge d'or, c'est, pour vous, ce temps de l'humanisme dont notre époque s'éloigne à la vitesse des nébuleuses, ce temps où l'être humain, aimanté par tous les pôles du savoir et dévoré par tant d'amour pour la création qu'il se découvrait devant le monde « en état de jalousie », était capable d'assembler en lui tous les contraires et de réaliser la fusion somptueuse de la sensualité et de la connaissance.

Dès l'enfance, répudiant la dichotomie traditionnelle entre le littéraire et le scientifique, vous étonnez vos maîtres par l'étendue et la multiplicité de vos dons : ils vous voient voltiger de la biologie aux mathématiques et des mathématiques aux Lettres avec la joie d'une abeille enivrée par son premier soleil. Vos compagnons bâillent sur leurs livres, vous avancez à travers les vôtres comme au milieu d'un songe. Tout vous y paraît signe et couleur, innocence et plaisir. Vous trouvez beau qu'Énée, fuyant Troie détruite, risque sa vie pour arracher son père aux flammes. Vous trouvez beau que la somme des angles d'un triangle soit égale à deux droits, et que les miroirs d'Archimède aient sauvé Syracuse. Et, déjà, sans connaître l'auteur du *Potomak*, vous trouvez beau que l'homme, dépassé par les mystères de la nature, tente d'en être l'organisateur.

Mais j'aurai l'occasion de revenir tout à l'heure sur cet âge de votre existence où vous vous borniez encore à rêver l'avenir en épelant les enchantements du monde...

J'aimerais maintenant user du privilège des conteurs qui est de bousculer les chronologies, et même si cette brusque plongée dans le futur doit donner quelque vertige au petit garçon en culottes courtes, qui, du panthéon de vos *Effigies*, écoute en ce moment notre dialogue, je voudrais sauter d'un bond par-dessus les années, et vous saisir en cet instant de halte où nous sommes, au milieu du chemin de votre vie. L'heure des options est passée avec celle des semailles. La saison de la récolte est venue, et, avec elle, l'ivresse d'engranger, inséparable — ô Janus ! — de la légère et poignante amertume de vieillir. C'est peu de dire, Monsieur, que vous avez beaucoup moissonné.

Vous êtes bachelier en philosophie, docteur en psychologie, spécialiste de l'éthologie animale, professeur ordinaire à l'Université de Louvain où vous donnez un ensemble de cours axés sur la psychologie expérimentale et l'épistémologie des sciences humaines. Vous avez fondé la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'éducation de cette même université. Vous y avez créé et vous y dirigez le Centre de psychologie expérimentale et comparée. Vous êtes, ou vous avez été, maître de conférences en psychologie comparée à l'Université de Nimègue, professeur

visiteur aux universités de Londres, Cardiff, Southampton, Lovanium et Copenhague. Non seulement vous êtes maintenant de notre compagnie, mais, depuis quelques semaines, vous présentez la particularité tout à fait exceptionnelle d'avoir le droit de vous dire deux fois chez vous dans cette maison : vous venez en effet d'être élu membre de la classe des Sciences de notre glorieuse consœur, l'Académie thérésienne. Je renonce à citer les sociétés savantes dont vous faites partie, à parcourir la liste de vos publications et de vos articles dans les revues nationales et internationales. Les livres que nous vous devons dans le domaine scientifique portent pour la plupart des titres dont la beauté sibylline impose invinciblement le respect. Citerais-je votre *Contribution à la théorie de la causalité perceptive*, que vous publiez en 1962, votre étude sur *Les compléments amodaux des structures perceptives*, écrite en collaboration avec Michotte et Crabbé, votre important essai sur *La problématique de la Psychologie*, dans lequel vous tentez une mise au point critique des développements de la psychologie scientifique face aux exigences phénoménologiques ?

Mais ce qui vous a valu une renommée internationale, ce sont vos travaux et vos livres sur la *Psychologie des animaux*, en 1966, et sur *L'évolution régressive des poissons cavernicoles et abyssaux* en 1969.

Depuis lors, des œuvres nouvelles sont encore venues enrichir votre bibliographie scientifique : *L'Atlas de la Vie souterraine* que vous signez en 1972 avec Raymond Tercafs, et le *Dictionnaire général des sciences humaines* que vous publiez trois ans plus tard avec Agnès Lempereur, collaboratrice de tous vos travaux, et qui est l'aboutissement de ce que vous avez appelé vous-même « le projet monumental, enthousiasmant et téméraire » de réaliser la synthèse des connaissances actuelles dans les diverses disciplines que l'on groupe sous le vocable général de « sciences humaines ».

Enfin, l'année 1977, voit paraître votre dernier livre : *Phénoménologie et science du comportement*. Raffinement supplémentaire : vous l'écrivez en anglais et vous le publiez à Londres — car vous joignez à vos divers talents celui d'entendre et de parler parfaitement quatre ou cinq langues.

Ais-je besoin d'insister, Monsieur, sur le fait qu'en survolant aussi hâtivement votre œuvre scientifique, j'ai conscience de ne pas lui rendre la justice qu'elle mérite ? Mais mon but n'est pas d'en analyser la signification, ni d'en traduire la portée : je n'en ai pas la compétence et ce n'en est pas le lieu. Le jury international qui, comme je l'ai déjà rappelé, vous a décerné en 1971 l'une des distinctions scientifiques les plus prestigieuses du monde, le Prix Francqui, a suffisamment souligné la contribution capitale qu'elle apporte au patrimoine des sciences humaines pour rendre insolent ou superflu le commentaire que je tenterais d'ajouter à son jugement.

Il est temps, d'ailleurs, que j'en arrive enfin là où, sans doute, j'aurais dû commencer : au temps de votre naissance...

C'est à Liège, en 1923, que vous ouvrez les yeux au monde, et, d'emblée ou presque, vous vivez la condition du parfait Européen. Votre mère est belge, mais votre père, né à Verviers, est un Luxembourgeois d'origine allemande, et c'est en Angleterre que vous passez les premiers mois de votre existence, avant que votre famille ne s'installe à Beringen où votre père exerce son métier d'ingénieur des mines. C'est d'ailleurs à l'école privée du charbonnage, entouré de condisciples de toutes nationalités, que vous faites votre école primaire.

Merveilleux âge de l'enfance... Vous l'avez évoqué avec beaucoup d'art et de tendresse dans *Les Effigies*, ce récit auquel il faut toujours revenir quand on interroge votre jeunesse. Dans l'unique salle de l'école, « ouverte par un panneau vitré sur une cour vaguement sableuse », l'institutrice, vêtue d'une « invariable robe de lainage bleu », fait les six classes à la fois, « passant de la grammaire élémentaire aux problèmes et à l'histoire, retournant pour un temps aux jambages, revenant à la preuve par neuf, tandis qu'elle est réclamée près de la fenêtre pour un exercice difficile ». Cette prouesse de haute voltige pédagogique présente l'avantage de vous laisser de vastes loisirs, que vous consacrez à de passionnantes songeries géographiques devant les cartes murales qui décoorent les murs de l'école : « *France amarante, Allemagne jaune, Belgique verte avec ses trois mamelons vers la Hollande orange, Ardennes en poignée de pistolet, Italie vert pâle, crochue comme le doigt sur le réseau du*

clavicorde, Pologne violette, grosse théière instable (...), rousse Roumanie au galbe violonique, Autriche, poire horizontale... Vous parcourez les hydrographies bleutées, les bathymétries, les longitudes, vous découvrez dans l'imprimé moiré qui brille au soleil des noms inquiétants comme Leipzig, Brno, Klagenfurt, et, sans vous en douter, vous assimilez les rudiments de l'éthologie animale en suivant dans le bourdonnement de la classe printanière la loxodromie des mouches qui cheminent d'un méridien à l'autre. Je ne résiste pas au plaisir de citer cette jolie page :

« Berlin, Paris, Vienne : gros points noirs, familière ponctuation du voyage recommencé chaque matin ou dans les après-midi dormants, synapses des vecteurs continentaux, coccinelles immobiles sur la docile Europe en Mercator. Les pays blancs étaient déserts. Même les insectes infimes qui étaient aussi gros que le point central de Sébastopol devaient s'y perdre quand ils arpentaient la carte. Ils avançaient, s'arrêtaient, se lissaient un peu les antennes comme s'ils se grattaient la tête, désorientés dans la Crimée appendiculaire, puis s'envolaient pour atterrir avec un toc dans le sud de la Bavière. L'insecte reconnaissait Munich, poussait jusqu'à Stuttgart, faisait le point après sa fugace orthodromie, courait sur l'Allemagne jaune et se reposait dans l'O de Francfort. Heureuse à l'échelle du millionième la petite cicindèle jouissait de son inoffensif droit d'asile. »

Mais si fascinants que soient les plaisirs de l'école, ils n'occupent qu'une part de votre temps. À quelques mètres des fenêtres de la classe, commencent le monde et toutes les tentations de l'aventure. Dans cette Campine encore préservée des excès de l'industrialisation, vos dix ans font la découverte de la nature et de la liberté. Sous la voilure des grands ciels déchirés, la mélancolie des landes étoilées de sapins vous enchante comme une musique. Et c'est le temps de votre première anabase : les longues équipées dans la lumière précieuse du crépuscule, les chasses au hérisson « derrière la voie du vicinal, la pêche à la lamproie au milieu de l'éblouissement des genêts »...

C'est le temps aussi des premières amitiés enfantines. Quelques camarades de classe élus pour leur connivence avec les puissances

de la féerie sont de la plupart de vos expéditions. Vous les citez dans votre livre. Mais si foudroyante que puisse être l'efficacité des pétards fabriqués par Julien, si bon dénicheur de chanteuses et de morilles que soit Anatole, votre meilleur ami n'est pas votre contemporain. Votre meilleur ami, votre compagnon de chaque jour, gardien de toute science, détenteur de toute vérité, maître des clefs du monde, c'est votre père. C'est lui, le véritable traceur de pistes, le révélateur des merveilles, le conservateur du grand musée de l'univers. C'est aux côtés de cet homme austère, méditatif et bon que vous jetez sur la terre à découvrir vos premiers jalons d'arpenteur. Nul ne peut d'ailleurs s'y tromper : chaque fois qu'il apparaît dans *Les Effigies*, la température de votre mémoire s'élève et une grâce nouvelle passe comme une brise sur le récit.

Notre curieuse... La plupart des pères qui ont illuminé une enfance littéraire appartiennent à la race des montreurs d'étoiles. Le vôtre nous apparaît au contraire comme le chantre et l'apôtre des géologies. Ce qu'il vous apprend d'abord, c'est l'envers du monde, c'est que l'Histoire enfouit plutôt qu'elle n'édifie, et que nous traçons notre marche de vivants sur la tombe immense de ce qui nous a précédés. Ce qu'il vous raconte, c'est la lente dérive verticale des civilisations et des paysages, la descente immémoriale au fond de l'océan tellurique des millions d'équipages successifs du navire « terre », quartiers-maîtres et matelots, ceux de la timonerie et ceux des voiles, ceux de la cambuse et ceux des soutes, avec leurs chansons, leurs outils, et leurs armes. Vous l'écoutez en ouvrant de grands yeux. C'est qu'il sait de quoi il parle. Il travaille lui-même sous la terre à quelque gésine fabuleuse, et vous n'êtes pas loin de croire, en le voyant partir chaque matin pour le charbonnage, que la survie de l'univers dépend du grand œuvre auquel il collabore. Suivre sa trace et devenir digne de lui est en tout cas le rêve qui hante votre enfance. Les recherches auxquelles vous vous livrez quarante années plus tard, comment croire que le hasard seul ait voulu qu'elles choisissent pour domaine le monde sans lumière des profondeurs ? Comment croire que votre thèse de doctorat sur *L'Évolution régressive des poissons cavernicoles et abyssaux* ne doit rien à cette école de la patience et de l'amour que furent

les promenades d'un père et de son fils accordant le rythme de leurs pas à travers la bruyère campinoise ? Et vous m'avez révélé que votre prochain récit raconterait l'histoire d'un homme qui poursuit son œuvre — littéraire celle-là — dans un repaire souterrain.

Ainsi, Monsieur, vous qui êtes docteur en psychologie et qui fûtes donc élevé dans le sérail, vous avez le front d'offrir un démenti vivant à la sainte écriture des bibles psychanalytiques. On ne relève dans votre histoire mentale aucune trace du meurtre obligé du père, pas le moindre indice d'une rupture avec son image. Tout semble démontrer au contraire le caractère bénéfique de l'influence obsessionnelle qu'il a exercée sur vous. Et votre séparation fut une manière de petit drame...

Car, à douze ans, l'institutrice en robe de lainage bleu n'a plus rien à vous apprendre : il vous faut dire adieu à l'enfance et à ses féeries, adieu aussi à vos parents, et vous devenez interne au Collège Saint-Hadelin, à Visé, au carrefour des trois frontières. Un autre monde vous y accueille, qui a d'abord les couleurs du chagrin, mais dont la fascination s'impose très vite à vous. Et c'est la révélation enivrée que j'ai dite tout à l'heure : loin de vous décourager, la mélodie des déclinaisons et le carrousel des désinences vous apparaissent comme le rituel enchanteur de la connaissance, et vous entamez cette seconde anabase, qui constituera plus tard le véritable sujet de vos *Effigies*. Anabase, qui signifie littéralement « exploration dans l'intérieur »... Sur les bancs de la quatrième gréco-latine, un enfant qui devient adolescent revit pour son compte personnel l'expédition des Dix Mille. Cette expédition, il la tente seul, sans autre présence dans la mémoire que l'image du guide perdu : il faudra qu'il atteigne la mer, à Cérasonte, pour découvrir enfin son propre visage.

En 1938, vos parents s'installent à Bruxelles, et c'est au Collège Saint-Jean Berchmans que vous terminez vos humanités moyennes. De prime abord, cette nouvelle transplantation ne vous plaît guère, mais vous avez déjà fait la preuve que vous étiez prompt à reprendre racine : la qualité de vos nouveaux maîtres et les séductions du quartier de l'Observatoire, dont vous ferez plus tard le décor du *Tramway des Officiers*, ont tôt fait

de vous conquérir. Vous découvrez les poètes surréalistes avec le père de Buck, votre professeur de seconde, et, avec quelques compagnons de choix, le charme encore bucoliques du Wolvendael et du Crabbegat. Dans le lacin des avenues qui se déploient autour des jolis noms de Floride et de Montjoie, il vous arrive de faire halte devant le mystère d'un jardin : vous n'avez pas encore le goût d'écrire, mais, déjà, vous pressentez que, sous leur apparence débonnaire, les façades de ces maisons patriciennes enfouies dans la verdure dissimulent d'étranges secrets.

Quarante ans ont passé depuis la fausse insouciance de ce printemps 1939. Ils n'ont pas éteint la dette du romancier que vous êtes devenu à l'égard de cet adolescent fureteur qui, au hasard de ses randonnées, engrangeait à son insu les matériaux de ses récits futurs...

C'est pourquoi, vous ne vous étonnerez pas, Monsieur, que je me sois attardé à plaisir sur ces dix-huit années qui ont ouvert votre vie : la meilleure partie de votre œuvre en est sortie. Sous le masque de vos personnages, c'est l'enfant ou l'adolescent de vos saisons d'apprentissage qui occupe presque toujours l'essentiel de la scène, et vos romans, vos récits, vos nouvelles ne font, comme nous allons le voir, que récrire sur des modes différents l'histoire de sa découverte des féeries de l'univers.

Je passerai plus rapidement sur vos études universitaires commencées sous l'occupation et poursuivies après la guerre : elles vous conduisent, comme nous le savons déjà, de la philosophie à la licence de psychologie, d'abord, au doctorat ensuite.

Un intermède pittoresque, qui ne surprendra que ceux qui méconnaissent votre inlassable curiosité : à la Libération, vous vous engagez comme volontaire de guerre à la Royal Navy. Au service de la Grande-Bretagne toujours en guerre, vous apprenez tout à la fois à connaître les caprices de l'océan, la fraternité navale, les rigueurs de la discipline sur un navire de Sa Majesté, et, « last but not least », cet art si particulier qui consiste à évoquer avec légèreté les choses graves et avec gravité les choses légères, qui s'appelle l'humour. Comme vous êtes doué, vous apprenez vite. Vous prenez même tant le plaisir à ce jeu que vous envisagez un moment de poursuivre votre carrière dans la marine.

Qui sait ? Nous avons peut-être perdu là un futur commodore. Il n'empêche que vous avez toujours droit au titre de lieutenant de vaisseau de première classe dans la réserve de notre force navale.

Vous avez choisi la sagesse, et la sagesse, comme chacun sait, c'est l'Université. Docteur en psychologie en 1955, chargé de recherches au F.N.R.S., professeur visiteur à Lovanium, suppléant du professeur Michotte à Louvain en 1957, vous lui succédez en 1959 en qualité de chargé de cours, avant de devenir professeur ordinaire quelque temps plus tard.

C'est au cours de cette même année 1959 que vous publiez votre premier livre chez Georges Houyoux, un recueil de vers intitulé — ô surprise ! — *Poésies*, qui vous vaut une lettre chaleureuse de Gaston Bachelard. En dépit de cette illustre caution, ces vers ne sont certes pas ce que vous avez écrit de meilleur. Mais ce qui nous les rend précieux avec le recul du temps, c'est leur parfum d'annonciation et de présage, ce parfum émouvant que le lecteur attentif hume toujours dans les premières œuvres d'un écrivain qui aura plus tard quelque chose à dire. À travers un verbalisme encore excessif et un goût un peu irritant pour le bric-à-brac mythologique hérité du Parnasse après un détour obligé chez Paul Valéry, on découvre en filigrane dans vos poèmes les traits encore imprécis, mais déjà parfaitement identifiables de l'auteur des *Effigies* et du *Tramway des Officiers*.

Entre ces poèmes et votre deuxième livre, *L'Aporie*, publié en 1968 chez André De Rache, neuf années s'écoulent. Neuf années studieuses dont vos travaux scientifiques occupent la première part. Neuf années marquées par un drame : la mort de votre père. Cette fois, ce n'est plus le seuil du collègue qui vous sépare, ce n'est plus le petit déchirement des lundis matins. Le « Chant du Départ » qu'il aimait siffloter en vous accompagnant sur la bruyère, vous ne l'entendrez plus qu'en songe. Voici qu'à son tour, il est devenu interne d'un collègue sans fins de semaine, qu'il a rejoint sous la terre le monde des géologies dont il vous avait tant parlé, et que son visage est venu s'ajouter à « ces millions de faces parallèles qui ont enfin percé l'énigme de Janus ». Le voici devenu effigie à son tour...

Pour tromper cette ivresse du manque qui vous possède, vous ne découvrez qu'un seul palliatif : la vie de l'esprit. Vous vous jetez tout vif dans le bain de l'abstraction pure, et, parce qu'il défie l'intellect, Paul Valéry devient votre dieu. Le pont que vous rêvez de lancer entre ces deux instruments de connaissance que sont la science et la poésie, celui qui se définissait lui-même en parlant des mathématiques, comme « l'amant malheureux de la plus belle des sciences », en a jeté les fondations. Et c'est sous son égide que vous écrivez *L'Aporie*, à la façon des dialogues socratiques, à la façon aussi d'*Eupalinos ou l'Architecte*. Œuvre de pensée pure qui refuse toute concession aux commodités du lecteur, cet entretien au cours duquel Pygmalion, le sculpteur de Galatée, et un de ses disciples philosophes, échangent de vastes idées générales sur la grammaire des formes, sur la dialectique de l'être et du paraître, sur la relation entre l'artiste et son œuvre, sur le rêve impossible d'une perfection à la mesure de l'homme, vous le concevez comme une sorte de théâtre de l'âme en dehors du temps et de l'espace. Les seuls éléments de décor qui y soient évoqués, c'est à la lumière grecque, au sol grec, à la mer grecque que vous les empruntez, mais l'on devine sans peine qu'ils sont moins précisions de lieu que symboles d'éternel. Ce que l'on pressent aussi, sous le masque austère de votre écriture, c'est que, pour l'homme que vous êtes en cette année 1968, le véritable enjeu du dialogue entre Pygmalion et Xénophante est un choix existentiel. Vous avez décidé de forcer le passage entre le non-être et la plénitude : vous avez décidé d'être écrivain.

Deux ans plus tard, vous publiez *Les Effigies*, puis, en 1974, *Le Tramway des Officiers*.

Si différents qu'ils soient dans leur thème et dans leur facture romanesque, ces deux livres constituent un diptyque dans la mesure où ils veulent réaliser l'un et l'autre la remémoration de ce premier âge de votre vie dont vous n'acceptez pas la mort. Dans le palimpseste de votre mémoire, *Le Tramway des Officiers* apparaît ainsi comme la suite obligée des *Effigies* : les souvenirs du collège y viennent recouvrir ceux de l'école enfantine comme les jardins de l'Observatoire s'y substituent à la lande campinoise.

Mais l'intérêt du roman réside moins dans les vertus anecdotiques de l'histoire, à vrai dire assez compliquée, qu'il nous raconte que dans l'originalité de sa composition et dans le jeu subtil que vous y jouez avec vos héros. Refusant d'assumer la fonction traditionnelle du romancier-témoin, soucieux d'épargner à votre récit le confort séculaire de l'impartialité, vous prenez plaisir à redistribuer constamment vos personnages comme les figures d'un jeu de cartes. Et l'on vous voit alterner le « je » et le « il », confier tour à tour le rôle du narrateur à l'un, puis à l'autre, solliciter au besoin l'intervention d'un imaginaire observateur objectif que vous rejetez l'instant d'après dans les ténèbres de l'inexistence. Ce va-et-vient incessant entre tous les possibles, qui se double encore du contrepoint que vous ménagez entre les lieux de l'action et les temps du récit, contribue à conférer à un ouvrage, dont l'argument ne visait apparemment pas à transgresser les réalités du monde des hommes, une dimension curieusement fantastique. Roman kaléidoscope dont le lecteur a la mission permanente de recomposer les fragments éclatés, roman de l'ambiguïté, aussi, où nul n'est jamais exactement ce qu'il paraît, *Le Tramway des Officiers* est une manière de tour de force de la technique imaginative. S'il émeut moins qu'il n'éblouit, il demeurera dans mon souvenir par la qualité assez rare de cette vibration mentale que j'ai dite et qui fait trembler le paysage romanesque jusqu'à en dissoudre les contours, comme on voit certains après-midi de canicule, la vibration d'une brume invisible créer des lacs sur l'asphalte et diluer le site dans une poussière de craie...

Est-ce pour vous délasser de ce périlleux exercice que vous publiez, au cours de cette même année 1974, cet *Orphée invisible* que vous dédiez à Marcel Thiry ? Orphée invisible... Vous ne pensiez pas si bien dire. Texte difficile, énigmatique, inclassable, cette œuvre se présente à nous comme un dialogue métaphysique à mi-chemin du théâtre et de l'essai : un chef d'orchestre et un soliste répétant un concerto d'orgue dans une église s'y opposent dans un débat d'inspiration faustienne dont le mystère musical est l'occasion. Il faut reconnaître que vous ne manquez pas de compétence en la matière. À la liste des dons qui vous ont été accordés par la nature, j'aurais dû ajouter tout à l'heure celui

de la musique. Négligence d'autant plus coupable que la passion que vous nourrissez pour elle ne se borne pas aux aimables béatitudes de l'amateurisme : vous avez été le co-fondateur de l'orchestre universitaire de Louvain et vous y avez occupé longtemps le pupitre du premier violon.

Mais j'aimerais en arriver maintenant pour terminer, à ce livre qui était, il y a quelques jours encore, votre dernier roman, *L'œil de fer*, auquel notre Académie a décerné, il y a deux ans, le prix Malpertuis.

C'est sans doute le récit qui nous apporte les enseignements les plus précieux sur les fondements de votre démarche romanesque. Vous nous apprenez dans un avant-propos que les zoologistes baptisent archétope « le lieu d'origine d'une espèce animale » : ce lieu serait inscrit dans sa mémoire comme l'est, « *pour les anguilles la mer des Sargasses, pour les sternes, le pôle arctique* ». Et vous poursuivez en écrivant : « *Une urgence obscure m'a contraint à raconter mon itinéraire de retour vers la région originelle* ».

Ainsi donc, une fois de plus, c'est l'évocation de votre enfance qui constitue le sujet de ce livre : elle nous vaut un certain nombre de pages dont le fantastique onirique égale en qualité les plus belles réussites du genre. Mais ce qui est neuf, c'est que, pour la première fois, vous avouez avoir pris conscience de cet instinct qui vous oriente, par le biais de l'imaginaire, vers la sécurité amniotique de la patrie perdue. Déjà, dans *L'Aporie*, Pygmalion reconnaissait que l'essence de son art était le retour. Pour accomplir le sien, le héros des *Effigies* empruntait la route des soldats de Xénophon. Et le tramway brinquebalant de l'Observatoire n'avait d'autre fonction romanesque que de promener sa cargaison humaine au long des jardins où, un jour, vous avez eu seize ans. De même, lorsqu'à la dernière page de *L'œil de fer*, le guichetier de la gare vous demande : « *Aller et retour ?* » vous notez pensivement : « *La question n'était absurde que pour moi seul. « Retour simple » n'était absurde que pour lui* »...

Et voici, Monsieur, qu'à mon tour, imitant votre cheminement, j'en reviens où j'ai commencé, et que va s'achever cette promenade autour de vous-même que j'aurais voulu aussi

familière et aussi féconde que ces vagabondages de votre enfance où vous chassiez à travers la bruyère campinoise la chrysomèle de la menthe et l'aromie musquée. Je n'y ai sans doute pas réussi. Il est vrai que vous vous laissez capturer moins aisément que ces insectes aux noms de fleurs et que l'éthologie humaine est une science dont nous n'avons pas fini d'interroger les secrets.

Tel quel, vous voici : philosophe par instinct, psychologue par vocation, romancier par nature, poète par dilection, pédagogue par métier, musicien par amour, marin par aventure, et homme-orchestre par fatalité.

Il faut certes une robuste santé pour affronter tant de délices. Elle ne vous manque visiblement pas. Il faut aussi posséder le don d'organiser à merveille ses travaux et ses jours : c'est une grâce qui vous a été faite. Vous y ajoutez avec désinvolture celle d'avoir constamment l'air de vous amuser. Comme l'a dit Jacques Franck dans *La Libre Belgique*, dont vous avez été en octobre l'« invité du mois » : « Vous avez l'art de humer l'air du temps, mais sans perdre une minute ». Vous êtes disert, jovial, véhément, allègre, emporté, éloquent dans vos antipathies, généreux dans vos amitiés. Vous avez le goût du dialogue avec les autres et avec vous-même, le geste abondant qui révèle votre désir de persuader, un nez de flaireur qui trahit votre plaisir de vivre, et ce rire conquérant où l'on devine votre passion de plaire, car si vous aimez aimer, vous aimez qu'on vous aime. Vous n'en faites d'ailleurs nullement mystère : possédant un vaste appétit de franchise, il est beau que vous ayez la franchise de vos appétits.

Vous avez aussi — et c'est à votre honneur — celle de vos fidélités. Plusieurs fois, tout à l'heure, j'ai évoqué Janus à votre propos : lui aussi ne pouvait agir qu'en se souvenant. Vous êtes l'homme de la continuité et de la gratitude, et il est significatif que vous ayez choisi de placer en épigraphe au seuil de vos *Effigies* une phrase de Nezval qui nous rappelle que « le présent n'est qu'une ride à la surface de l'Histoire ». Je crois avoir montré que c'est la fidélité au souvenir de votre père qui éclaire toute votre œuvre. Ce que je n'ai pas dit, c'est que la fidélité au souvenir des maîtres qui vous ont formé continue à éclairer votre vie : de l'institutrice de votre classe enfantine au professeur

Michotte à qui vous avez succédé, ils demeurent aussi proches de votre cœur et de votre esprit que le sont vos collaborateurs et les membres de cette équipe de chercheurs que vous dirigez à Louvain et à qui, chaque fois que l'occasion vous en est offerte, vous ne manquez jamais de rendre hommage.

Vous voici donc maintenant des nôtres. Soyez le bienvenu ! Si le petit garçon en culottes courtes dont j'ai parlé tout à l'heure nous écoute encore, s'il ne préfère pas ses jeux à nos discours, et s'il n'est pas trop mécontent de ce qui vous arrive, prenez-lui donc la main comme le faisait jadis votre père, et entrez avec lui...

Discours de M. Georges THINÈS

Mes chers confrères,

En m'élisant au sein de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises, vous m'avez fait un honneur sans précédent. Considérant en effet la nature de mes activités professionnelles, il apparaît que la littérature a été pour moi à l'origine une tentation, ensuite une tentative et, avec le temps une occupation qui m'a requis de façon croissante, au point qu'aujourd'hui, je ne parviens plus à délimiter avec précision les tâches d'écriture liées à mes recherches scientifiques et celles qui sont le fruit des méditations qui m'amènent de temps en temps à écrire un roman ou une nouvelle. C'est vous dire combien grande est ma gratitude à l'égard des écrivains de mon pays. A celle-ci se joint une gratitude non moins grande à l'égard de mes nombreux amis de l'Université, qui n'ont pas estimé qu'en abordant l'écriture littéraire, je sortais de la ligne qui m'avait été tracée par les maîtres dont l'aide vigilante m'avait permis de me livrer au travail de la science. J'étais somme toute menacé par deux amateurismes. Le destin a voulu que ceux-ci devinssent des métiers parallèles ; s'ils se sont intégrés, c'est sans doute moins par l'effet de mon travail que par le fait que ce dernier a trouvé en toutes circonstances la sympathie et l'encouragement sans lesquels les tentatives ne restent que des tentations.

Il ne m'est pas possible d'évoquer ici tous ceux qui m'ont permis d'œuvrer dans les domaines où j'ai essayé d'acquérir certaines connaissances ou d'exprimer les expériences qui constituent le tissu de l'existence. Je voudrais pourtant rappeler que si, très tôt, mon père fut mon guide et mon ami le plus profond (le *necessarius* des latins), d'autres ont progressivement pris le relais : je songe avec émotion à Paul Capron, disparu

il y a peu et qui m'initia à la science à la fin des années 40 en m'entourant d'une sollicitude inoubliable ; à Albert Michotte, à Raymond Buyse et à Paul Brien, qui résument avec Paul Capron ce que représente pour moi l'université initiatrice et créatrice ; je pense à Frédéric Buytendijk, avec lequel j'ai découvert la phénoménologie et les exigences de la philosophie des sciences ; à beaucoup d'autres aussi qui jour après jour m'ont donné le meilleur d'eux-mêmes, en particulier à Henri Koch, sans lequel je n'aurais jamais pénétré dans le monde fascinant de la biologie. Il y a aussi eu la musique. C'est avec Émile Chaumont, prestigieux violoniste et pédagogue exigeant, que j'ai pu aborder mes premières sonates, les concertos de Viotti, les redoutables études de Kreutzer ; ma dette est immense à l'égard de Louis Weemaels ; c'est sous sa baguette précise que j'ai connu la discipline rigoureuse de l'orchestre. J'ai trouvé en lui un ami irremplaçable. Vous vous direz sans doute que j'oublie les écrivains. Non pas. Mais ici la liste est vraiment trop longue. Je voudrais leur dire à tous ma gratitude et mon attachement.

Monsieur,

L'amitié, vous l'avez rappelé, a jalonné mes tentatives. Celle que vous me témoignez aujourd'hui s'inscrit au terme d'une longue série et je tiens à vous dire tout le prix que j'y attache. Faisant le point de cette navigation souvent incertaine qu'est la vie, je trouve mille raisons de remercier mes maîtres et mes amis et parmi ceux-ci vous figurez, croyez-le, en bonne place. Mais c'est autour de Marcel Thiry que nous nous sommes rencontrés. J'éprouve quelque réticence à constater que Marcel Thiry fut, dans la longue aventure de la connaissance, le dernier qui soit venu me prendre par la main. Le dernier ! Dans le temps, certes, mais dans l'écriture et l'échange mutuel, le premier faut-il le dire. La langue nous dicte que l'on *fait* connaissance, que l'on devient *des* connaissances et que par après on est ensemble *dans* la connaissance, au sens très particulier que Claudel donnait à ce mot, en le scindant paradoxalement d'un trait

d'union — comme si de se trouver, on se condamnait à une sorte d'analyse séparatrice. On naît aux autres pour pouvoir être soi-même. On se donne des maîtres surtout dans la jeunesse ; pour moi, ce fut Valéry. On en reçoit par le mouvement de la vie ; ceux-là, j'ai tenu à les évoquer tout à l'heure. On en reçoit rarement lorsque l'on croit, assez naïvement, que le périple de l'initiation est bouclé. Il ne l'était pas pour moi le jour lointain de 1959 où j'ai parlé pour la première fois avec une crainte révérencieuse à Marcel Thiry, qui acceptait de croire que j'avais écrit quelques poèmes. Puis, dix ans plus tard est venu André de Rache. C'est à lui que je dois d'avoir pu amorcer un échange direct avec Marcel Thiry. Ce fut le début, hélas tardif, d'une amitié profonde avec celui que je n'ai pas voulu appeler le dernier maître. Vous avez compris, Monsieur, mieux que tout autre, ce qu'a signifié pour moi cette rencontre. Elle a été le point de départ d'une anabase que j'ai parcourue aux côtés de Thiry et je crois que les paroles échangées au cours de cette marche trop brève traduisaient une inquiétude commune : celle de savoir dans quelle mesure coïncident les choses connues et les choses éprouvées.

Mes chers confrères,

Si j'osais risquer une formule, je dirais que le poète possède l'instant et que le prosateur possède la durée. Toute imparfaite que soit cette parole, elle me fournit la référence minimale à partir de laquelle je peux tenter de clarifier le sens de l'expérience que j'ai vécue de Valéry à Thiry. Ai-je le droit, je me le demande, de pratiquer cette coupe dans mon expérience personnelle et de paraître m'éloigner ainsi de celui qui doit seul m'occuper aujourd'hui ? J'ai déjà dit que le premier avait été pour moi un choix juvénile. J'ajouterai que le second, venu bien tard, m'avait été donné, qu'il m'avait accordé une attention que je ne croyais pas mériter. Loin de moi, dès lors, de faire de Valéry une référence absolue. Je me vois simplement contraint de suivre mon propre cheminement si j'entends mieux comprendre l'itinéraire qui

m'a mené à celui qui est devenu pour moi le poète majeur, précisément parce qu'il était le seul qui fût capable de mettre un terme à ce festin d'attente. Festin de poésie, qui se prolonge encore pour moi, mais dont les nourritures ont changé de saveur depuis que cet aîné au génie secret me parle à l'oreille, non plus de la structure du monde pensé, mais de chaque détail du monde capable de résumer et de représenter l'interrogation infinie que le poète formule. Vous pourriez dès lors m'objecter que l'attrait qu'exerçait sur moi Valéry tenait à ce que l'on pourrait appeler son masque de philosophe. Je reconnais volontiers que Valéry n'est peut-être pas avant tout pour moi le père de la *Jeune Parque*, poème qui s'amorce sur un pleur et qui n'atteint à la perfection qu'au prix d'une négation toujours recommencée de la sensibilité envahissante et que de ce poète qui se disait, parlant des mathématiques, l'amant malheureux de la plus belle des sciences, je rechercherais plutôt la leçon de rigueur qui s'étale sur les quelques cinquante années qui séparent l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* de l'*Introduction à l'étude de la Poétique*. De sa chambre d'étudiant à Montpellier à l'hémicycle du Collège de France, Valéry s'exerce à lire adéquatement le face platonicienne de l'idée pure. Voilà, me direz-vous, un beau modèle universitaire, un paradigme plus qu'un homme, un cerveau qui ne cesse de s'irriter que le cœur batte encore. Vous aimeriez, me direz-vous, ne garder de Mozart que la structure intelligente et oublier le drame de *Don Juan*, vous rappeler le Beethoven impérieux du premier mouvement de l'*Héroïque* et oublier la *Marche funèbre*, vous voudriez en un mot, accéder au poète en supprimant la poésie pour ne laisser survivre que la trame abstraite de la langue. Et vous voudriez, ajouteriez-vous, par cet artifice concilier le maître d'autrefois et le maître de naguère ; vous voudriez que Valéry et Thiry tournent vers vous la même face sévère éclairée par le même sourire apollinien en oubliant que l'un et l'autre ont souvent été inspirés par le dieu des dionysies tout en restant différents dans l'écriture. Il y a là, je le reconnais, un choix de perspective. Si je m'en tenais à la somme de poésie de Marcel Thiry, je crois qu'effectivement, mes rapprochements valéryens risqueraient d'être arbitraires, sans compter que Thiry lui-même n'a jamais

accepté de sacrifier la poésie vécue à la poésie pure. Dans un entretien de 1971 recueilli par Marcel Lobet, Marcel Thiry mentionne l'influence qu'exercèrent sur lui Henri de Régnier, Verlaine et, plus tard, Apollinaire. « Et Valéry qu'on cite parfois à propos de votre poétique ? », lui demande son interlocuteur ; « J'ose à peine le dire, confesse Thiry, j'ai beaucoup d'admiration pour l'esprit de Valéry dont j'aime certaines réussites, mais je n'ai pas, avec lui, l'impression d'une communication directe ; je ne subis pas cette impulsion qui entraîne d'une manière impérative. Encore une fois, j'admire la façon dont c'est fait, de même que j'apprécie hautement l'impeccabilité de la pensée valéryenne. Devant le prosateur, j'éprouve le plaisir choisi d'une conversation supérieure, l'enchantement du jeu spirituel. » Nous retiendrons de cette déclaration que Marcel Thiry ne subit pas la fascination des poèmes valéryens qui rompent avec la manière néo-symboliste de *Charmes*, et surtout que Valéry prosateur n'est pas perçu par lui comme un penseur profond, en ce sens que les constructions intellectuelles qui perdent toute référence à l'acuité de l'instant poétique lui donnent le sentiment d'un exercice gratuit dans lequel il ne retrouve plus l'émotion des confrontations avec le concret. Poète de l'instant, Thiry est aussi poète de la prolongation du moment infinitésimal qui a déclenché le désir de l'écriture. Valéry pour sa part annule l'instant au profit de la structure et c'est celle-ci qu'il veut instantanée ; il manifeste bien de la sorte son attachement à l'idée, c'est-à-dire à la forme pure dégagée du temps. Comme le souligne Roland Mortier dans sa pénétrante étude sur la *Genèse du Poème selon Marcel Thiry*, celui-ci ne doit rien à la poétique mallarméenne ou valéryenne et sa poétique propre s'exprime dans une œuvre étroitement associée au réel où elle plonge ses racines et dont elle se nourrit sans fausse honte. Ce « réel, elle se l'intègre dans une démarche hardiment dialectique qui résorbe les prétendus antagonismes entre matière et esprit ». L'autre pôle de cette dialectique unifiante, Marcel Thiry la voit dans l'intégration de l'œuvre instantanée, dans l'effet de totalité qui se dégage du poème réalisé. Cette vision, il la caractérise sans ambiguïté lorsqu'il écrit dans *Le poème et la langue* : « Valéry comme Poe savent bien que le poème total a sa vie poétique,

complexe et infiniment composée comme toute vie, faite sans doute de détails en même temps que d'une diffuse essence de pensée et d'émotion dont il n'y a pas une syllabe qui en soit solidaire, mais transcendante, dominant le détail, dominant le vers ».

Ce texte et de nombreux autres que je dois renoncer à citer trahissent à côté du poète, un Thiry critique et analyste d'une rare rigueur. Si mes rapprochements, si arbitraires qu'ils soient, ont quelque sens, le texte que je viens de lire suffit à montrer que si Thiry et Valéry ne se retrouvent guère sur le plan même de la poésie, ils possèdent d'indubitables affinités dans la façon dont ils conçoivent la poétique, c'est-à-dire la théorie juste nécessaire pour comprendre et apprécier l'émergence même du texte poétique. Pour le public littéraire, Marcel Thiry est le poète par excellence, ne fût-ce qu'en raison de la permanence de l'expression poétique tout au long de sa vie d'écrivain et ce, en dépit des proses abondantes qu'il nous a livrées et dont la somme dépasserait même, selon certains, la somme de poésie qui parut il y a trois ans chez Seghers. L'« œuvre poétique que nous tenons pour l'une des toutes premières de ce temps », pour reprendre les mots de Bernard Delvaille, j'ai toujours eu l'impression qu'elle a été par trop peu lue, qu'elle n'a pas non plus été lue avec cette attention méditative qu'exige chaque poème, voire chaque vers. C'est peut-être là la rançon de ce que j'appellerai la simplicité trompeuse de l'écriture poétique de Marcel Thiry. Beaucoup de poèmes commencent sur un vers dont l'évidence descriptive ou la sentence nous fait trop facilement croire que le poète va se cantonner dans le fugace ou l'occasionnel.

Lorsque Thiry écrit dans le 6^e poème de *L'enfant prodigue* :

Ne dis pas que tu n'as rien appris :
Tu as connu l'heure du matin ;
C'est beaucoup d'avoir, même à tel prix,
Eu la senteur première du thym,
Eu le réveil du merle enrôlé
Eu le ciel frais pour t'y ébrouer

il semble simplement nous rappeler la fraîche nouveauté du monde.

Mais lorsqu'il termine par

*Et eu, ô libre animal, la gloire
D'être un corps pur dans l'air sans mémoire.*

la leçon porte, parce que le poète nous transporte, non pas dans la seule extase du verbe, mais à l'ordre de notre condition même. Thiry a, lui aussi, son masque de philosophe. Non pas celui du métaphysicien qui se laisse absorber par le concept ; celui plutôt du penseur existentiel, qui se contente de dire l'humilité des choses pour exprimer l'humilité de l'homme. Il est, comme tout poète authentique, *absorbé dans* la contemplation du monde ; mais il n'est absorbé *par* aucune force, intellectuelle ou physique, qui lui ferait perdre ce regard aigu, cette perception qui se perpétue dans l'autonomie de la chose et lui permet de revenir, vers après vers, sur l'émerveillement qu'elle suscite. Cette fascination du quotidien est un caractère essentiel de la poésie de Thiry ; elle est trompeuse, ai-je dit, pour le lecteur superficiel ; elle est révélation perpétuelle de sens pour celui qui se laisse entraîner dans une lecture du monde, où l'étrange coïncide avec l'habituel, avec tout ce qu'il a désappris de trouver inquiétant ou simplement révélateur. Ceci dit, il serait non moins fallacieux de ne voir dans cette poésie de la chose instantanée qu'un naturalisme assorti de philosophie de la vie, tel qu'on le découvre trop souvent dans les rares poèmes d'André Gide par exemple et surtout dans ces *Nourritures terrestres* qui éveillent, il faut le reconnaître, un bien mince appétit chez le lecteur d'aujourd'hui. J'ignore si Marcel Thiry a perçu cette limitation curieuse du pouvoir d'évocation de l'objet naturel en poésie, limitation qui tient peut-être au fait que l'émoi bucolique et, plus généralement, la célébration de la nature, représentent les thèmes les plus primitifs et dès lors les plus répétés par les poètes depuis que poésie il y a. Thiry s'émerveille comme tout autre du végétal et de l'animal, de la lumière de l'aube et du chant de l'oiseau. Cependant, la ville le requiert autant que l'arbre et l'étendue marine. Il aura toujours un penchant particulier pour

Les pavés las, les calmes maisons fatiguées

N'oublions pas que c'est en 1924 qu'il a commencé à rêver à Vancouver, après avoir fait, un peu malgré lui, le tour du monde. Thiry est sans doute le possesseur de l'instant, mais il est à un titre égal le possesseur imaginaire du même instant *ailleurs*, il sait que dans le lointain des antipodes, des hommes pareils à lui vivent et agissent au-delà de son regard. Cette simultanéité mondiale de l'instant rappelle maint développement de l'*Art poétique* de Claudel ; elle se retrouve également dans certaines analyses du premier Heidegger. Point d'intimisme néo-symboliste donc dans cette évocation cosmique de l'espace-temps de l'homme moderne : l'expérience du *hic et nunc* est toujours aussi pour lui expérience du possible. Et pour la vivre dans l'intensité du moment identique, le poète fera la part belle à tout ce monde construit par l'homme, à tous ces objets qu'il a façonnés — trains, navires, avions — pour maîtriser le temps en annulant la distance. Dans cette vision du temps récupéré, l'activité la plus banale prend du même coup la signification d'une magie. Il s'en expliquera longuement dans des textes très denses, en particulier dans *Marchands*. Cette fascination du travail lui fera donner figure poétique au commerce, aux ports, aux immenses paquebots qui attendent de prendre la mer, aux avions en partance, gonflés d'imminence dans le désordre cosmopolite des aéroports. Nous comprenons mieux en constatant cette mutation pour quelle raison l'abstraction néo-symboliste n'est pas son fait : c'est que la science du langage étalée par les disciples de Mallarmé est, comme toute science, intemporelle. La poésie exprimée sur ce mode ne se prête pas à la saisie véritable de l'instant, parce que celui-ci reste coupé de tous les autres, même de ceux qui, dans l'identité du présent, existent *ailleurs*. Marcel Thiry poète est donc toujours aussi Marcel Thiry voyageur, dans la réalité de la guerre ou des affaires, et plus tard dans l'évocation des aventures possibles, sous le signe de cette ferveur particulière qu'éveillent en lui les réalisations spectaculaires de la science et de la technologie. Son véritable initiateur est cet autre poète marqué par la guerre, Guillaume Apollinaire. Le Thiry de la maturité rappelle aussi par sa poétique le Cendrars de *l'Or* et de la *Prose du transsibérien*. Poète de la civilisation active, qui voit en celle-ci la source des paroles actuelles, Thiry

n'a certes sous ce rapport guère d'affinités avec le Valéry de *Variété*, qui survolait l'histoire avec amertume et regrettait que les civilisations fussent mortelles. Celui qui a défini la poésie comme « le moyen de changer une émotion en durée » et qui n'a jamais pu la dissocier de la « lutte contre le temps », s'est voulu le maître de l'instant. Nous le lisons comme le meilleur guide de l'espace-temps subjectif sans jamais percevoir dans ses vers aucune révolte nietzschéenne, sans jamais le voir quitter le concept pour les mondes inhabitables du démiurge. Poésie cosmique, mais aussi poésie initiatrice de sagesse, à l'instar de Verlaine. Nombreux sont ceux qui ont dit devant moi de Marcel Thiry : quel homme du monde accompli ! Homme du monde, il le fut, dans tous les sens du terme, tant par sa manière que par sa pensée. Cette dimension que nous relevons dans son œuvre poétique, nous la retrouvons dans son œuvre en prose.

Lecteur de Valéry et de Thiry à plus de vingt ans de distance, je suis frappé par une opposition structurale que je me dois de mentionner : elle a trait à la part respective de poésie et de prose chez les deux écrivains et à la position relative qu'elles occupent dans l'articulation d'ensemble de leur œuvre. L'œuvre poétique de Valéry constitue somme toute un îlot enserré entre deux longues périodes de prose et d'essais : la *Jeune Parque* et le reste du recueil où elle apparaît règnent seuls au milieu de deux océans de pensée où la prose est dominante. Dans l'œuvre de Marcel Thiry au contraire, la prose occupe une place centrale dans le temps, mais loin de se réduire à un îlot perdu, elle foisonne pendant quelque trente ans à la façon d'un archipel, voire d'un continent. Estimée à partir de cette référence historique, la première prose de Marcel Thiry est ce livre d'expérience qui s'intitule *Marchands* et qui paraît en 1936, soit 17 ans après la première œuvre poétique *Le cœur et les sens* publiée en 1919. *Marchands* restera longtemps la seule prose importante de Thiry : il faudra en effet attendre 1953 pour voir naître *Juste ou la quête d'Hélène*, et entre ces deux livres viennent s'intercaler de nombreux recueils poétiques. Après *Juste* toutefois, la prose reprend son essor et jusqu'en 1966, année de publication de *Nondum jam non*, cinq œuvres d'envergure voient le jour. Si l'on excepte les proses poétiques et quelques nouvelles, la

production postérieure à 1966 est exclusivement consacrée à la poésie.

Je m'en voudrais d'attribuer à l'évolution historique de l'œuvre la signification d'un programme délibéré qui aurait régi l'apparition temporelle des œuvres poétiques et des œuvres en prose ; je céderais dans ce cas aux conseils perfides de *Lange et l'erreur*, dont Thiry montre néanmoins la féconde influence sur la création poétique. Mais la question que je soulève n'a de sens que dans la vie de l'homme Marcel Thiry, cet homme qui est à la fois écrivain et homme d'action ; par générosité quand il fait la guerre dans les autos-canon ; par nécessité quand il parcourt les forêts et régit leur abattage. La situation de ses proses dans le temps semble intimement liée à l'expérience d'un certain type d'action qui requiert à l'intérieur de chaque œuvre particulière une analyse subjective plus prolongée que celle que permet le poème. Dans ces circonstances, l'instant éprouvé fait place à l'analyse de la durée. Pas entièrement toutefois, car *Marchands* est fait de récits entrecoupés de poèmes. De ce livre, la dernière pièce est particulièrement instructive. Elle s'intitule *L'alibiste*. « Le commerce, écrit Thiry, est un alibi merveilleux... je négocie, *negotium* : ma seule fonction, ma condition suffisante, c'est de n'avoir pas de loisir... l'occupation stérile et continue, voilà où je me réfugie pour ne pas avoir à faire œuvre. » Voici donc le poète, non pas en mal d'expérience, mais en mal de temps, de ce temps qui est l'essence même de l'écriture. Il y a donc dans une première phase l'épreuve du temps perdu. Ce temps, l'action ne le récupère pas. D'où la tentative de résoudre le conflit en faisant *échec au temps*. C'est le titre d'un autre grand livre paru neuf ans plus tard et qui possède une véritable saveur magique. Le thème en est connu : c'est l'histoire telle qu'elle aurait pu être si l'empereur avait été victorieux à Waterloo. Faire échouer le temps, cela ne signifie pas qu'on le nie, c'est une fois de plus ouvrir pour soi ce grand possible des événements qui auraient pu être. L'imagination du prosaïte se révèle dans ce cas au moins aussi audacieuse que celle du poète, et l'on peut dire que la *fiction* prend ici son authentique dimension : ce ne sont plus tellement les personnages qui sont fictifs, c'est plutôt l'histoire dans laquelle ils s'inscrivent. On notera que

cette maîtrise magique du temps s'apparente étroitement à l'essence du genre littéraire que l'on qualifie expressément à partir du fictif et qui comprend le fantastique et la science-fiction. Thiry ne s'engagera pas dans cette dernière voie, mais il empruntera le chemin parallèle du fantastique. Le *grand possible*, c'est dans cette perspective, l'impossible devenu possible. Thiry clôt la deuxième phase de sa saisie du temps par l'artifice du temps transformé : si le temps ne doit pas être perdu, il suffit qu'il soit *différent*. Il sera retrouvé, mais il sera aussi méconnaissable, parce que le constructeur des mondes imaginaires recommence le jeu de la durée et la veut autre que celle qui s'est imposée à lui et qui, finalement, lui a échappé.

La troisième et dernière phase de cette évolution est celle dans laquelle intervient l'angoisse de la probabilité, liée à cette autre angoisse qui est celle de l'échéance. Le premier thème est celui de *Simul et autre cas* ; le second a permis à Marcel Thiry de créer l'atmosphère étrange qui règne dans *Nondum jam non*. *Simul*, au nom significatif, n'est pas le personnage de l'impossible ; c'est celui de l'improbable et donc celui qui doit à tout moment mesurer ses espérances. Espérance d'un voyage, espérance d'une femme qui finiront par coïncider dans une courte aventure à la veille de la première guerre mondiale. Le moment choisi par Thiry pour situer son histoire est lui aussi très significatif. C'est celui d'un bouleversement imminent qui va signer le terme d'un âge. L'essentiel, on le voit, gît moins dans la fuite du temps que dans l'angoisse de savoir de quoi demain sera fait. Apparentée à celle-ci, l'angoisse de l'échéance apparaît dans *Nondum jam non*. Dans cette perspective, ce n'est plus le devenir lui-même qui inquiète l'écrivain, c'est le moment même où se produira la cassure. *Nondum*, ce qui va nous atteindre et n'est pas encore ; *jam non*, l'irréversible accompli et sur lequel nous n'avons plus de pouvoir. Je tiens ce livre de Marcel Thiry pour une de ses œuvres-clés parce qu'elle représente la synthèse entre la possession de l'instant et la possession de la durée. La thématique du temps prend encore dans *Voie lactée* une forme différente. Elsbeth Arnim, amour fugace de Jacques au front russe, mourra d'un mélanome ; les cellules cancéreuses seront prélevées et donneront naissance à une lignée de cellules

malades mais « qui vivent d'une santé qui envahit le monde ». Revenu au pays, Jacques apprend le fait par hasard et reconnaît dans ces cellules vivantes celles de *Voie lactée*, ainsi nommée parce que Elsbeth Arnim était constellée de grains de beauté. Marcel Thiry, poète du temps, trouve donc dans la biologie un recours original contre la disparition totale. Son récit se fonde du reste sur une expérience réelle effectuée par Gey : Ce sont les fameuses cellules He La, qui deviennent les cellules El Ar dans ce livre que Thiry a qualifié de romance.

Le thème du temps, qu'il soit perdu ou fictivement récupéré, qu'il soit retrouvé par Proust dans la dissection minutieuse d'une époque, ou qu'il soit vaincu par la multiplication biologique — le thème du temps, dis-je, n'est pas un thème parmi d'autres ; c'est, de l'aveu de maint penseur contemporain, celui de la vie même ; c'est peut-être la seule angosse de l'homme. Dans l'œuvre de Marcel Thiry, si fidèle à l'instant et si tenacement accrochée à la durée, nul regret romantique, nulle révolte. L'écrivain a accompli sa dialectique finale, il a su revenir de tous ses voyages. Son secret est peut-être d'être vraiment parti et d'avoir trouvé au retour, comme le voyageur de Wells, cette fleur inconnue qui s'ouvre sous les linéaments des choses les plus humbles. Il est l'un des grands écrivains de notre temps. Mais si nous entendons garder sa mémoire et reconnaître toute l'ampleur de son œuvre, nous devons raturer ce possessif pour que le lecteur futur reprenne le livre où nous l'avons abandonné, pour qu'il continue le voyage qui n'a pas de fin et pâlisce à son tour au nom de Vancouver.

En marge du temps pur recherché par Bergson, de l'espace-temps révélé par Einstein, du temps vécu analysé par Husserl et du temps perdu minutieusement récupéré par Proust, Marcel Thiry a suivi le cheminement de la durée pas à pas et n'en a négligé aucun accident secondaire. Il est l'homme moderne par excellence, celui qui s'émeut de la dimension universelle que prend chaque événement dans la particularité de l'instant poétique.

J'ai peut-être trop peu évoqué l'homme qu'était Marcel Thiry. Je ne crois pas me tromper en disant que sous de très affables apparences, Marcel Thiry dissimulait une rare détermination.

Il en donna la preuve lorsqu'en dépit de son grand âge il se lança dans le combat politique, consacrant toutes ses énergies à la défense de la culture française et de sa région. Prince de nos poètes, figure éminente de la francité, cet épicurien amateur de tous les raffinements, connu aussi l'austérité de l'action. Puisse son courage nous inspirer autant que l'œuvre inoubliable qu'il nous a laissée.

Chronique

Après son déjeuner traditionnel de début d'année, l'Académie a connu sa première séance mensuelle le 13 janvier. Elle a pris diverses mesures concernant les prix qu'elle attribuera en 1979 et les divers jurys qu'elle constitue dans ce but parmi ses membres.

En février, l'Académie a réuni tour à tour sa Commission de consultation linguistique et sa Commission administrative.

Le 9, au cours de sa séance mensuelle, l'Académie a approuvé les propositions de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature concernant des subventions d'aide à l'édition.

Après la séance, les membres de l'Académie se sont retrouvés dans le bureau du Secrétaire perpétuel pour une réunion privée au cours de laquelle ils ont entendu des poèmes de Marcel Thiry remarquablement dits par Francis Besson.

Le vendredi 23 février, l'Académie a organisé, comme chaque année, son cocktail des prix. Celui-ci est l'occasion d'une rencontre amicale de ses membres avec les écrivains qu'elle a couronnés au cours de l'année et avec les journalistes et critiques littéraires.

Le 10 mars, l'Académie a organisé une séance publique au cours de laquelle M. Charles Bertin a reçu M. Georges Thinès qui succédait à Marcel Thiry. Le texte des deux discours paraît dans la présente livraison.

Le 31 mars, réunie pour sa séance mensuelle, l'Académie a entendu une communication de M. Carlo Bronne : *Belœil les femmes, les jardins et l'Europe*. Le texte est publié dans ce Bulletin.

L'Académie a décidé aussi que sa séance publique de fin d'année serait consacrée à la Littérature française de Belgique, en prélude à l'année 1980 où sera fêté le 150^e anniversaire de la Belgique. L'objet

en sera spécialement notre littérature vue par des amis du dehors MM. John Brown et Claude Pichois ont déjà accepté d'y prendre la parole.

* * *

M. Georges Sion a participé à une réunion de l'Académie Goncourt à Dakar à l'invitation de M. Léopold Sedar Senghor. Un colloque a réuni les visiteurs et plusieurs écrivains sénégalais ou africains sur le thème: « La création dans la francophonie ».

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht,

- Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Edouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Greve, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Vallotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 250,—
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 200,—
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 300,—
- BERG Christian. — *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. — 1978 400,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958 200,—
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966 300,—
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968 300,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. I vol. in-8°, 468 p. — 1972 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. I br. in-8° de 36 p. — 1968 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. I vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, I vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. I vol. in-8° de 203 p. 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. I vol. in-8° de 306 p. — 1933 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. I vol. in-8° de 146 p. — 1972 (épuisé) 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. I vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition I vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. I vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 250,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850)*. I. *La Bataille romantique*. I vol. in-8° de 423 p. — 1931 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. I vol. in-8° de 546 p. — 1948 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. I vol. in-8° de 116 p. — 1959 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, I plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard. 80,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. I vol. in-8° de 270 p. — 1955 (épuisé) 300,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. I vol. in-8° de 156 p. — 1958 200,—

- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). I vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 . . . 100,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. I vol. in-8° de 184 p. — 1952 220,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 250,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. I vol. in-8° de 468 p. — 1957 480,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre*. I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève*. I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 350,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chanfre d'Hélène*. I vol. in-8° de 415 p. — 1959 450,—
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 150,—
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. I vol. in-8° de 169 p. — 1938 200,—
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle*. I vol. in-8° de 221 p. — 1963. 250,—
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Bug-Jargal »*. I vol. in-8° de 159 p. — 1923 220,—
- FRANCOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956. (épuisé) 160,—
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. I vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 220,—
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. I vol. in-8° de 418 p. — 1936 480,—
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. I vol. in-8° de 342 p. — 1953 380,—
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 220,—
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. I vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 100,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. I vol. in-8° de 247 p. — 1962 (épuisé) 300,—

- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 303 p. — 1956 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*, I vol. in-8° de 108 p. — 1959 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. I vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). I vol. in-8° de 215 p. — 1941 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. I vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). I vol. in-8° de 150 p. — 1964 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. I vol. in-8° de 238 p. — 1972 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol., in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 650,—
- LECOCQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. I vol. in-8° de 336 p. 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 (épuisé) 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. I vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. I vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. I vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, I vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 180,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974 320,—

- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme*. 1 vol. in-8° de 450 p. — 1978 550,—
- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 150,—
- PIELTAIN Paul. — *Le Cimetière marin de Paul Valéry* (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975 400,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 280,—
Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p. 450,—
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962 480,—
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960 180,—

- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (troisième édition revue et augmentée). I vol. in-8° de 172 p. — 1966 220,—
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. I vol. in-8° de 200 p. — 1937 250,—
- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. I vol. in-8° de 319 p. — 1970 400,—
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 274 p. — 1943 300,—
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 200,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 380,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 220,—
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 200,—
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 140,—
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8 de 296 p. 1965 350,—
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 280,—
- VIVIER Robert. — *Traditore*. I vol. in-8° de 285 p. — 1960. 350,—
- « LA WALLONIE ». — *Table générale des matières* (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — I vol. in-8° de 44 p. — 1961 95,—
- WARNANT Léon. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. I vol. in-8° de 255 p. — 1949 300,—
- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin. — Le poète et son Art*. I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 250,—
- WYNANT Marc. — *La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier*. I vol. in-8° de 200 p. — 1978 250,—

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.